



LE CŒUR BATTANT

SEPTEMBRE 2018

✠ UNE MÉDITATION FRATERNELLE

✠ ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE



“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'eucharistie. ”

PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE AU MOIS DE SEPTEMBRE 2018

Intention Générale : Pour l'évangélisation

Les jeunes d'Afrique, prions pour que les jeunes du continent africain aient accès à l'éducation et au travail dans leur propre pays.



SOMMAIRE



1 ÉDITORIAL



2 UNE PAROLE
DU SEIGNEUR



3 MÉDITATION
ET PRIÈRE



4 TUITIO FIDEI -
DEUX SACREMENTS
QUI SOIGNENT



16 OBSEQUIUM
PAUPERUM -
À L'HEURE DE NOTRE MORT,
DIEU NOUS COMBLE DE
GRÂCES



20 LA VOCATION
RELIGIEUSE DANS
L'ORDRE DE MALTE



28 INTELLIGENCE
DE LA FOI
SOULEVER UNE PAROLE



30 LE DISCERNEMENT
DE L'ESPRIT-VIII-



34 LA LIBERTÉ DE
L'OBÉISSANCE - IX -



40 BELLE ET DOUCE
MARIE



44 « PRIEZ SANS
RELÂCHE »

✠ ÉDITORIAL



chers Confrères,
Dames et Chevaliers
de l'Ordre souverain et
hospitalier de saint Jean de Jérusalem,
de Rhodes et de Malte,

Pour cette rentrée, le Christ nous pose la question centrale de notre foi, celle qui nous situe dans notre rapport au Sacré, celle qui nous oblige à un temps d'arrêt et de réflexion pour envisager la place que l'on donne au Christ, à son Message et au vécu de sa Parole dans notre vie : « Pour vous, qui suis-je ? » (Marc 8, 27-35).

■ Pour ses disciples, cette mise au point permet enfin d'élucider le mystère et de confirmer par la bouche de Pierre que Jésus est bien le « Christ » attendu... même si cette révélation tenue secrète est accompagnée de la révélation complète de ce qui doit advenir au « Fils de l'homme » pour qu'une nouvelle lumière puisse enfin briller sur le monde !

■ « Pour vous, qui suis-je ? » nous demande le Seigneur, à nous qui vivons notre foi dans un monde hostile au message du Seigneur.

■ Pour nous, qui est Jésus ?

■ Quelle place a-t-il dans notre vie familiale, sociale et professionnelle ?

■ Quelle différence vivons-nous dans notre engagement à la suite du Seigneur ?

■ Comment intégrons-nous la présence du Christ dans notre quotidien ?

■ Pour nous, qui est Jésus dans notre long itinéraire d'une expérience de vie à l'autre ?

■ « Lorsque nous abordons une tâche, il nous appartient de faire appel à notre capacité à nous disposer... Nous prenons le temps de nous poser, de nous mettre dans un état d'esprit propice à la réussite de l'œuvre à entreprendre par la grâce du discernement spirituel... »

■ Pour répondre à sa question, le Seigneur nous demande de rentrer dans cette part intouchée de notre cœur pour que nous puissions discerner, avec sagesse, la place que l'on souhaite qu'il occupe dans notre vie !

■ Alors, et alors seulement, nous serons à même de répondre à cette simple question : « Pour vous, qui suis-je ?... »

*Odile LECLERC (Christus N° 239)

Fra' Jean-Louis



DIMANCHE 2 SEPTEMBRE

22^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 7, 1-8. 14-15. 21-23



« **Vivre en vérité la loi du Seigneur** »

01 Les pharisiens et quelques scribes, venus de Jérusalem, se réunissent auprès de Jésus,

02 et voient quelques-uns de ses disciples prendre leur repas avec des mains impures, c'est-à-dire non lavées.

03 Les pharisiens en effet, comme tous les Juifs, se lavent toujours soigneusement les mains avant de manger, par attachement à la tradition des anciens ;

04 et au retour du marché, ils ne mangent pas avant de s'être aspergés d'eau, et ils sont attachés encore par tradition à beaucoup d'autres pratiques :

lavage de coupes, de carafes et de plats.

05 Alors les pharisiens et les scribes demandèrent à Jésus : « Pourquoi tes disciples ne suivent-ils pas la tradition des anciens ? Ils prennent leurs repas avec des mains impures. »

06 Jésus leur répondit :

« Isaïe a bien prophétisé à votre sujet, hypocrites, ainsi qu'il est écrit :

Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.

07 C'est en vain qu'ils me rendent un culte ;

les doctrines qu'ils enseignent ne sont que des préceptes humains.

08 Vous aussi, vous laissez de côté le commandement de Dieu, pour vous attacher à la tradition des hommes. »

14 Appelant de nouveau la foule, il lui disait :

« Écoutez-moi tous, et comprenez bien.

15 Rien de ce qui est extérieur à l'homme et qui entre en lui ne peut le rendre impur.

Mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui rend l'homme impur. »

21 Car c'est du dedans, du cœur de l'homme, que sortent les pensées perverses : inconduites, vols, meurtres,

22 adultères, cupidités, méchancetés,

fraude, débauche, envie, diffamation, orgueil et démesure.

23 Tout ce mal vient du dedans, et rend l'homme impur. »



DIMANCHE 2 SEPTEMBRE

22^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 7, 1-8. 14-15. 21-23

Tout a commencé parce que les disciples de Jésus ne se sont pas lavés les mains avant le repas: en bien des endroits du monde, cela ne poserait pas de problème ! La preuve, c'est que Marc est obligé d'expliquer à ses lecteurs qui ne sont pas d'origine juive, les usages tout à fait particuliers d'Israël : « *Les pharisiens, en effet, comme tous les Juifs, se lavent toujours soigneusement les mains avant de manger, fidèles à la tradition des anciens ; et au retour du marché ils ne mangent pas avant de s'être aspergés d'eau, et ils sont attachés encore par tradition à beaucoup d'autres pratiques: lavage de coupes, de cruches et de plats.* » Le mot « tradition », répété (dans le texte grec) aux versets 3 et 5 ne doit pas être entendu de manière péjorative: la tradition, c'est la richesse reçue des pères: tout le long labeur des anciens pour découvrir le comportement qui plaît à Dieu se transmet sous forme de préceptes qui régissent les plus petits détails de la vie quotidienne. Commençons donc par rendre justice aux pharisiens et aux scribes: quand on s'impose à soi-même toute une discipline très stricte par fidélité à sa religion, on ne peut pas comprendre ceux qui n'en font pas autant. Et, à leurs yeux, cette rigueur d'observance paraissait essentielle : il s'agissait de préserver l'identité juive ; le peuple élu concevait son élection comme une mise à part et donc tout contact avec des païens (ou des objets touchés par eux) rendait impur, c'est-à-dire inapte à célébrer et même à vivre dignement la vie quotidienne.

Tout naturellement, donc, les pharisiens et les scribes présents s'indignent : « *Pourquoi tes disciples ne suivent-ils pas la tradition des anciens ? Ils prennent leur repas sans s'être lavés les mains.* » Ce qui est plus surprenant, c'est la réaction de Jésus : « *Hypocrites !* » Cette sévérité laisse entendre qu'il y a un problème de fond. Comme souvent, face à un tel auditoire, Jésus cite l'Écriture, qui est pour eux la référence suprême: « *Isaïe a fait une bonne prophétie sur vous, dans ce passage de l'Écriture: "Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Il est inutile, le culte qu'ils me rendent ; les doctrines qu'ils enseignent ne sont que des préceptes humains".* » (Is 29, 13). Et Jésus commente la parole d'Isaïe : « *Vous laissez de côté le commandement de Dieu pour vous attacher à la tradition des hommes.* »

Quel est donc ce commandement de Dieu que les pharisiens et les scribes bafouent sans le savoir? Jésus ne l'explique pas ici, mais ce qu'il leur reproche, visiblement, c'est d'avoir « *le cœur loin de Dieu* ». Qu'ont-ils fait de mal ? Ils ont méprisé, tout simplement, et méprisé au nom de Dieu, voilà l'inexcusable. Nous retrouvons ici une remarque faite souvent au long des dimanches dans notre lecture de l'évangile de Marc: Jésus ne cesse de s'élever contre toute exclusion au nom de la religion ; c'est la toile de fond de ses controverses avec les autorités religieuses. C'est mal comprendre la Loi que de croire qu'il faudrait être séparé des autres hommes pour s'approcher de Dieu ! Au contraire, les prophètes avaient déployé toute leur énergie pour faire découvrir que le véritable culte qui plaît à Dieu commence par le respect des hommes. C'est un comble que la loi faite pour le bonheur de tous soit devenue une contrainte tatillonne et un prétexte à mépris. Servir le Dieu saint du Lévitique, le Dieu de pardon annoncé par Isaïe, ne peut pas porter au mépris des autres.

Pour aller plus loin, Jésus entame une leçon sur la pureté: au sens biblique, la pureté, c'est l'aptitude à se rapprocher de Dieu ; or Dieu est amour et pardon, de nombreux prophètes l'ont dit et répété. La véritable pureté est donc une disposition du cœur, c'est la miséricorde; l'impureté que Jésus reproche à ses adversaires, c'est « *l'endurcissement du cœur* »: « *Ce qui sort de l'homme, voilà ce qui rend l'homme impur.* » Et, un peu plus tard, il complète l'enseignement pour ses disciples : « *C'est du dedans, du cœur de l'homme que sortent les pensées perverses: inconduite, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchancetés, fraude, débauche, envie, diffamation, orgueil et démesure. Tout ce mal vient du dedans, et rend l'homme impur.* »

Venons encore une fois au secours des pharisiens et des scribes: cette leçon-là ne pouvait pas être entendue pleinement tant que Dieu lui-même, en son Fils, n'était pas venu habiter chez les hommes ; prouvant par là que, contrairement à trop d'idées reçues, Dieu n'a pas peur du contact avec les êtres impurs que nous sommes. Comme pour en donner la preuve, aussitôt après cette controverse, Jésus part en pays païen.

N.B. : Le mouvement religieux « pharisien » est né vers 135 av. J.-C. d'un désir de conversion; son nom qui signifie « séparé » traduit un choix: le refus de toute compromission politique, de tout laisser-aller dans la pratique religieuse ; deux problèmes à l'ordre du jour en 135. Le pharisaïsme (en tant que mouvement) est donc tout à fait respectable. Et Jésus ne l'attaque jamais. Il ne refuse pas non plus de leur parler (Nicodème, Jn 3 ; Simon, Lc 7). Mais le plus bel idéal religieux peut avoir ses écueils: la rigueur d'observance peut engendrer une trop bonne conscience et rendre méprisant pour ceux qui n'en font pas autant. Plus profondément, vouloir être « séparé » n'est pas sans ambiguïté ; quand on sait que le dessein de Dieu est un projet de rassemblement dans l'amour. Ces déviations ont inspiré quelques paroles dures de Jésus: elles visent ce que l'on appelle le « pharisaïsme » ; de cela tous les mouvements religieux de tous les temps sont capables.



DIMANCHE 9 SEPTEMBRE

23^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B



**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST
SELON SAINT MARC 7, 31-37**

« Il fait entendre les sourds »

31 Jésus quitta le territoire de Tyr ; passant par Sidon, il prit la direction de la mer de Galilée et alla en plein territoire de la Décapole.

32 Des gens lui amènent un sourd qui avait aussi de la difficulté à parler et supplie Jésus de poser la main sur lui.

33 Jésus l'emmena à l'écart, loin de la foule, lui mit les doigts dans les oreilles, et, avec sa salive, lui toucha la langue.

34 Puis, les yeux levés au ciel, il soupira et lui dit : « Effata! », c'est-à-dire : « Ouvre-toi ! »

35 Ses oreilles s'ouvrirent ; sa langue se délia, et il parlait correctement.

36 Alors Jésus leur ordonna de n'en rien dire à personne ; mais plus il leur donnait cet ordre, plus ceux-ci le proclamaient.

37 Extrêmement frappés, ils disaient :

« Il a bien fait toutes choses : il fait entendre les sourds et parler les muets. »



DIMANCHE 9 SEPTEMBRE

23^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 7, 31-37

Après la discussion avec les juifs sur les règles de pureté, Jésus était parti en territoire païen ; là, il a guéri la fille de la Syro-Phénicienne qui avait manifesté une foi que Jésus aurait bien voulu trouver auprès de ses compatriotes. Les épisodes suivants se déroulent également en territoire païen, en Décapole, plus précisément : c'est-à-dire la confédération de dix villes grecques, pour la plupart situées à l'est du Jourdain, soustraites à l'administration d'Hérode et rattachées par Pompée à la province romaine de Syrie. Marc ne précise pas de quelle ville il s'agit, la pointe de son propos n'est pas là.

C'est ici que se déroule l'épisode de ce dimanche, la guérison du sourd-muet : « *Jésus quitta la région de Tyr ; passant par Sidon, il prit la direction du lac de Galilée et alla en plein territoire de la Décapole. On lui amène un sourd-muet, et on le prie de poser la main sur lui.* » Alors, Jésus fait quelque chose qu'il n'avait jamais fait jusqu'ici, il emmène l'infirmes à l'écart, loin de la foule, et il fait sur lui les gestes que faisaient habituellement les guérisseurs : « *Jésus l'emmena à l'écart, loin de la foule, lui mit les doigts dans les oreilles, et, prenant de la salive, lui toucha la langue.* » Il ne change donc pas les gestes, mais il va leur donner un sens nouveau : car, à partir de là, Jésus diffère des autres : « *Les yeux levés au ciel, il soupira et lui dit : Effata !, c'est-à-dire : Ouvre-toi !* »

Le geste de lever les yeux au ciel est sans ambiguïté : Jésus ne guérit que grâce au pouvoir que lui donne son Père. Quant au soupir, à en croire le vocabulaire, il s'agit plutôt d'un gémissement : celui que poussait Israël en esclavage en Égypte, chez les païens (discours d'Étienne, Actes 7, 34, citant l'épisode du buisson ardent) ; celui que poussera jusqu'à la fin des temps la création captive en attente de sa délivrance (Rm 8, 22) ; celui que pousse l'Esprit de Dieu priant au cœur des croyants (Rm 8, 26). En Jésus, qui gémit, n'y a-t-il pas tout cela ? L'humanité attendant sa délivrance ? L'Esprit qui intercède pour nous ? Parce que notre souffrance ne peut laisser Dieu indifférent ?

Et voilà notre infirme guéri : « *Ses oreilles s'ouvrirent ; aussitôt sa langue se délia, et il parlait correctement.* » Une fois de plus, Jésus donne une consigne stricte de silence : espère-t-il être obéi ? Peine perdue. « *Alors Jésus leur recommanda de n'en rien dire à personne ; mais plus il le leur défendait, plus ils le proclamaient. Très vivement frappés, ils disaient : Tout ce qu'il fait est admirable : il fait entendre les sourds et parler les muets.* » Sans le savoir, puisqu'ils sont des païens, ils citent les Écritures : « *Tout ce qu'il fait est admirable* » est une reprise du constat de la Genèse ; se retournant sur l'œuvre qu'il avait faite en sept jours, « *Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très bon* » (Gn 1, 31) ; « *Il fait entendre les sourds et parler les muets* » est un rappel des promesses d'Isaïe pour l'ère de bonheur qui s'ouvrira au moment de la venue du Messie : « *Alors s'ouvriront les yeux des aveugles et les oreilles des sourds. Alors le boiteux bondira comme un cerf et la bouche du muet criera de joie* » (Is 35, 5-6 ; texte de la première lecture de ce dimanche).

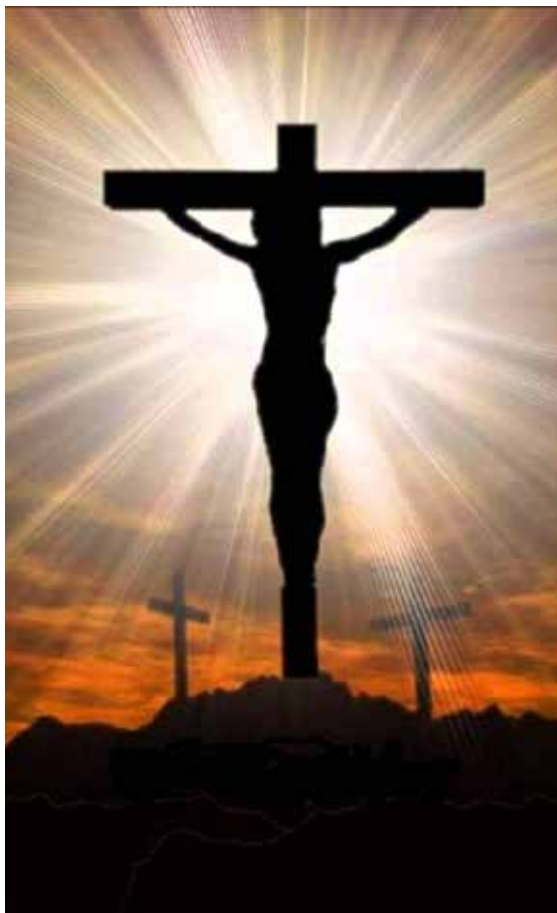
Les promesses messianiques sont donc pour tous, juifs et païens. Et, cruellement, ce sont les païens, apparemment, qui en déchiffrent le mieux les signes. Ils « *proclament* », nous dit Marc ; là encore, il ne choisit sûrement pas le mot par hasard ; il a usé du même pour Jean-Baptiste (1, 4 « *proclamant un baptême de conversion en vue du pardon des péchés* »), pour le lépreux (1, 45 « *une fois parti, il se mit à proclamer bien haut et à répandre la nouvelle* ») ; enfin, ce sera l'ordre donné par Jésus à ses apôtres après sa Résurrection (16, 15 « *Allez par le monde entier, proclamer l'évangile à toutes les créatures* »).

En attendant, les apôtres ont encore du chemin à faire : curieusement, Marc accumule tout au long de son évangile des notations très négatives à leur propos, faisant ainsi ressortir la solitude de Jésus. À de multiples reprises, en effet, l'évangéliste rapporte des paroles de Jésus non équivoques sur leur difficulté à entrer dans son mystère : par exemple, après la parabole du semeur, « *Vous ne comprenez pas cette parabole ! Alors comment comprendrez-vous toutes les paraboles ?* » (4, 13) ; à la fin de l'épisode de la tempête apaisée : « *Pourquoi avez-vous si peur ? Vous n'avez pas encore la foi ?* » (4, 40-41) ; et surtout après la deuxième multiplication des pains : « *Vous ne saisissez pas encore et vous ne comprenez pas ? Avez-vous le cœur endurci ? Vous avez des yeux : ne voyez-vous pas ? Vous avez des oreilles : n'entendez-vous pas ?* » (8, 18). Cette surdité et cet aveuglement subsisteront jusqu'après la Résurrection de Jésus : « *Il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur parce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité* » (16, 14).

Alors nous comprenons mieux l'intérêt tout spécial que Marc porte au récit qui nous retient ici (la guérison du sourd-muet en Décapole) et, un peu plus loin, à la guérison d'un aveugle à Bethsaïde, en territoire juif cette fois (deux récits propres à Marc) ; quoi qu'il en soit de nos lenteurs à croire, le temps messianique est bel et bien arrivé pour tous les hommes, comme l'avait encore dit Isaïe : « *Les yeux de ceux qui voient ne seront plus fermés, les oreilles de ceux qui entendent seront attentives, les gens pressés réfléchiront pour comprendre et la langue de ceux qui bégaièrent parlera vite et distinctement* » (Is 32, 3-4).



14 SEPTEMBRE – LA CROIX GLORIEUSE



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 3, 13-17

« Pour que par lui le monde soit sauvé »

13 Nul n'est monté au ciel
sinon celui qui est descendu du ciel,
le Fils de l'homme.

14 De même que le serpent de bronze
fut élevé par Moïse dans le désert,
ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé,

15 afin qu'en lui tout homme qui croit
ait la vie éternelle.

16 Car Dieu a tellement aimé le monde
qu'il a donné son Fils unique,
afin que quiconque croit en lui ne se perde pas,
mais obtienne la vie éternelle.

17 Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde,
non pas pour juger le monde,
mais pour que, par lui, le monde soit sauvé.



14 SEPTEMBRE – LA CROIX GLORIEUSE

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 3, 13-17

Première surprise de ce texte : visiblement, il est question de la Croix du Christ, et Jésus emploie pour en parler un langage extrêmement positif, on pourrait dire « *glorieux* » : il emploie le mot « *élevé* » ; « *Il faut que le Fils de l'homme soit élevé* » ; et cette croix qui est d'abord à nos yeux un instrument de supplice, de douleur, doit être regardée comme une preuve de l'amour de Dieu : « *Dieu a tant aimé le monde.* » Comment l'instrument de torture d'un innocent peut-il être glorieux ?

Deuxième surprise, c'est le rapprochement avec le serpent de bronze ; si Jésus emploie cette image du serpent de bronze, c'est qu'elle était très connue de ses interlocuteurs ; mais l'ennui, c'est que cet épisode nous est à peu près inconnu, et de toute façon pas très compréhensible, parce que très loin de notre culture actuelle.

Je vous rappelle donc très rapidement l'épisode du serpent de bronze ; cela se passe dans le désert du Sinaï pendant l'Exode à la suite de Moïse. Les Hébreux sont assaillis par des serpents venimeux, et comme ils n'ont pas la conscience très tranquille (parce qu'une fois de plus ils ont « récriminé », comme dit souvent le livre de l'Exode), ils sont convaincus que c'est une punition du Dieu de Moïse ; ils vont donc supplier Moïse d'intercéder pour eux : « *Le peuple vint trouver Moïse en disant : "Nous avons péché en critiquant le Seigneur et en te critiquant ; intercède auprès du Seigneur pour qu'il éloigne de nous les serpents !" Moïse intercèda pour le peuple et*

le Seigneur lui dit : Fais faire un serpent brûlant (c'est-à-dire venimeux) et fixe-le à une hampe : quiconque aura été mordu et le regardera aura la vie sauve. Moïse fit un serpent d'airain et le fixa à une hampe ; et lorsqu'un serpent mordait un homme, celui-ci regardait le serpent d'airain et il avait la vie sauve » (Nb 21, 7 - 9).

À première vue, nous sommes en pleine magie, en fait, c'est juste le contraire : Moïse transforme ce qui était jusqu'ici un acte magique en acte de foi ; la coutume d'adorer un dieu guérisseur existait bien avant Moïse : ce dieu était représenté par un serpent de bronze enroulé autour d'une perche ; une fois de plus, comme il l'a fait pour des quantités de rites, Moïse ne brusque pas le peuple, il ne part pas en guerre contre leurs coutumes ; il leur dit : *«Faites bien tout comme vous avez l'habitude de faire, mais ne vous trompez pas de dieu : il n'existe qu'un seul Dieu, celui qui vous a libérés d'Égypte. Faites-vous un serpent, et regardez-le : (en langage biblique, « regarder » veut dire « adorer ») ; mais sachez que celui qui vous guérit, c'est le Seigneur, ce n'est pas le serpent. Quand vous regardez le serpent, que votre adoration s'adresse au Dieu de l'Alliance et à personne d'autre, surtout pas à un objet sorti de vos mains. »*

Jésus reprend cet exemple à son propre compte : *« De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle. »* De la même manière que, dans le désert, il suffisait de lever les yeux avec foi vers le Dieu de l'Alliance pour être guéri physiquement, désormais, il suffit de lever les yeux avec foi vers le Christ en croix pour obtenir la guérison intérieure.

Comme souvent dans l'évangile de Jean revient le thème de la foi : *« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle. »* Et vous avez remarqué que le mot « croire » revient cinq fois dans ce passage. Mais en même temps que Jésus fait un rapprochement entre le serpent de bronze élevé dans le désert et sa propre élévation sur la croix, il manifeste le saut formidable entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. Jésus accomplit, certes, mais tout en lui prend une nouvelle dimension.

D'abord, dans le désert, seul le peuple de l'Alliance était concerné ; désormais, en lui, c'est tout homme, c'est le monde entier qui est invité à croire pour vivre. Deux fois Jésus répète *« Tout homme qui croit en lui obtiendra la vie éternelle »*. Ensuite, il ne s'agit plus de guérison extérieure, il s'agit désormais de la conversion de l'homme en profondeur ; au moment de la crucifixion du Christ, Jean écrit : *« Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé »* (Jn 19, 37), c'est une phrase du prophète Zacharie ; je vous la rappelle parce qu'elle nous dit bien en quoi consiste cette transformation de l'homme, ce salut que Jésus nous apporte : *« Ce jour-là, je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem, un esprit de bonne volonté et de supplication. Alors ils regarderont vers moi, celui qu'ils ont transpercé »* (Za 12, 10). L'esprit de bonne volonté et de supplication, c'est tout le contraire des récriminations du désert, c'est l'homme enfin convaincu de l'amour de Dieu pour lui.

Il y a donc deux manières de regarder la croix du Christ : elle est, c'est vrai, la preuve de la haine et de la cruauté de l'homme, mais elle est bien plus encore l'emblème de la douceur et du pardon du Christ : il accepte de la subir pour nous montrer jusqu'où va l'amour de Dieu pour l'humanité. La croix, c'est le lieu même de la manifestation de l'amour de Dieu : *« Qui m'a vu a vu le Père »*, avait dit Jésus à l'apôtre Philippe. Sur le Christ en croix, nous lisons la tendresse de Dieu, quelle que soit la haine des hommes. C'est pour cela qu'on peut dire que la croix est glorieuse : parce qu'elle est le lieu où se manifeste l'amour parfait, c'est-à-dire Dieu lui-même.



DIMANCHE 16 SEPTEMBRE
24^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B
ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST
SELON SAINT MARC 8, 27-35



« Pour vous, qui suis-je ? »

27 Jésus s'en alla, ainsi que ses disciples, vers les villages situés aux environs de Césarée-de-Philippe.

Chemin faisant, il interrogeait ses disciples :

« Au dire des gens, qui suis-je ? »

28 Ils lui répondirent : « Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres, un des prophètes. »

29 Et lui les interrogeait : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » Pierre, prenant la parole, lui dit : « Tu es le Christ. »

30 Alors, il leur défendit vivement de parler de lui à personne.

31 Il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit tué, et que, trois jours après, il ressuscite.

32 Jésus disait cette parole ouvertement. Pierre, le prenant à part, se mit à lui faire de vifs reproches.

33 Mais Jésus se retourna et, voyant ses disciples, il interpella vivement Pierre :

« Passe derrière moi, Satan ! Tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. »

34 Appelant la foule avec ses disciples, il leur dit : « Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.

35 Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera.





DIMANCHE 16 SEPTEMBRE

24^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 8, 27-35

Ce récit fait suite à la mémorable profession de foi de Pierre que nous avons entendue dimanche dernier : « *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant* » ; cette affirmation lui a valu cette réponse de Jésus : « *Heureux es-tu, Simon fils de Yonas : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela (sous-entendu tu ne l'as pas deviné tout seul), mais mon Père qui est aux cieux.* » Comme toute béatitude, celle-ci, « *Heureux es-tu* », sonne comme un compliment (et quel compliment !) mais aussi comme un encouragement. Et effectivement, il faudra beaucoup de courage à Pierre pour rester fidèle à cette première profession de foi. Car il n'en connaît pas encore toute la portée, Jésus n'a pas fini de le surprendre.

En effet, celui-ci vient d'accepter au moins implicitement la reconnaissance par Pierre de son titre de Messie (« *C'est mon Père qui t'a révélé cela* ») et aussitôt après il présente son programme qui ne cadre nullement avec l'idée qu'on se faisait communément du Messie : « *À partir de ce moment, Jésus le Christ commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait partir pour Jérusalem, souffrir beaucoup...* » C'était le monde à l'envers : un roi sans armes ni privilèges... Pire, un roi maltraité et apparemment consentant... Il parle de souffrir beaucoup et d'être même mis à mort ! Quelle idée !

Pierre a quelque raison de s'insurger. Comme beaucoup de ses contemporains, il attendait un Messie-roi, triomphant, glorieux, puissant, et chassant une bonne fois de Jérusalem l'occupant romain. Alors ce qu'annonce Jésus est inacceptable, le Dieu tout-puissant ne peut pas laisser faire des choses pareilles ! On pourrait presque intituler ce texte : « *Le premier reniement de Pierre* », premier refus de suivre le Messie dans la souffrance. Jésus affronte ce refus spontané de Pierre comme une véritable tentation pour lui-même et il le lui dit avec véhémence : « *Retire-toi derrière moi, Satan ! Tu es pour moi occasion de chute, car tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes.* »

Que nos vues soient spontanément « *humaines* », quoi de plus naturel ! Mais il nous faut laisser l'Esprit les transformer, parfois les bouleverser complètement, si nous voulons rester fidèles au plan de Dieu. Ce plan de Dieu, si différent de nos propres manières de voir (cf. Is 55, 6-8 : « *Vos pensées ne sont pas mes pensées* », dit Dieu), s'exprime par le fameux verbe « *il fallait* », au sens de « *il fallait malheureusement* ». Le plan de Dieu, ce n'est rien d'autre que le salut du monde, c'est-à-dire la naissance de l'humanité nouvelle, celle qui ne vivra que de tendresse et de pitié, à l'image de Dieu lui-même. Or, le salut des hommes ne peut pas se faire par un coup de baguette magique : où serait notre liberté ? Le salut des hommes passe donc inévitablement par une conversion des hommes ; or comment convertir les hommes sans leur en montrer le chemin ? Alors, il fallait bien que Jésus empruntât jusqu'au bout le chemin de douceur, de bonté, de pardon, pour que nous puissions l'emprunter à notre tour.

Le plan de salut de Dieu ne s'accommode donc pas d'un Messie triomphant. Pour que les hommes « *parviennent à la connaissance de la vérité* » (1 Tm 2, 4), il faut qu'ils découvrent le Dieu de tendresse et de pardon, de miséricorde et de pitié. Cela ne se pourra pas dans des acres de puissance, mais dans le don suprême de la vie du Fils : « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* » (Jn 15, 13).



DIMANCHE 23 SEPTEMBRE

25^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 9, 30-37

« **Le serviteur sera le premier des disciples** »

30 Partis de là, ils traversaient la Galilée, et Jésus ne voulait pas qu'on le sache,

31 car il enseignait ses disciples en leur disant :

« Le Fils de l'homme est livré aux mains des hommes ; ils le tueront et, trois jours après sa mort, il ressuscitera. »

32 Mais les disciples ne comprenaient pas ces paroles et ils avaient peur de l'interroger.

33 Ils arrivèrent à Capharnaüm, et, une fois à la maison, Jésus leur demanda : « De quoi discutiez-vous en chemin? »

34 Ils se taisaient, car, en chemin, ils avaient discuté entre eux pour savoir qui était le plus grand.

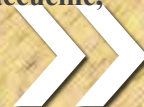
35 S'étant assis, Jésus appela les Douze et leur dit :

« Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. »

36 Prenant alors un enfant, il le plaça au milieu d'eux, l'embrassa, et leur dit :

37 « Quiconque accueille en mon nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille.

Et celui qui m'accueille, ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'a envoyé. »



DIMANCHE 23 SEPTEMBRE

25^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 9, 30-37

« *Les disciples ne comprenaient pas ces paroles et ils avaient peur d'interroger Jésus* », nous dit Marc... on les comprend !

Pourtant, ce n'est pas la première fois que Jésus annonce de tels événements ; puisqu'au chapitre précédent, dans le même évangile de Marc, après la fameuse profession de foi de Pierre à Césarée, Jésus a déjà dit exactement la même chose ; mais ce n'est toujours pas clair ! Pour les disciples, c'est même incroyable, choquant, contradictoire.

Pourquoi ? Parce que c'est totalement contraire à l'idée qu'ils se font de Dieu et totalement contraire à l'idée qu'ils se font du Fils de l'homme. Et pour les trois privilégiés qui ont été témoins de la Transfiguration de Jésus (dans l'évangile de Marc, la transfiguration est placée au début de ce même chapitre 9), c'est peut-être encore plus scandaleux, invraisemblable. Ils sont encore dans la lumière, dans l'éblouissement de la Transfiguration... Jésus a été déclaré le Fils bien-aimé, celui qu'il faut écouter... et voilà qu'il annonce pour lui-même les plus grandes humiliations ; il les présente comme certaines, inéluctables.

Même si tous n'ont pas été témoins de la Transfiguration, tous ont entendu la profession de foi de Pierre : « *Tu es le Messie* », c'est-à-dire celui que Dieu a choisi pour sauver son peuple, pour régner sur son peuple. Dans l'évangile de Marc, Jésus ne répond guère à Pierre, il ne fait pas de commentaire, mais il est clair qu'il lui donne raison, puisqu'il ordonne à ses disciples de garder le secret là-dessus pour l'instant : « *Jésus leur demandait : Et vous, qui dites-vous que je suis ? Prenant la parole, Pierre lui répond : Tu es le Christ. Et il leur commanda sévèrement de ne parler de lui à personne.* »

Et tout de suite après, il dit ces choses étonnantes : « *Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort et que, trois jours après, il ressuscite.* » Nous sommes au paroxysme de la contradiction : lui qui vient d'être dit le Bien-aimé de Dieu, il est l'élu de Dieu, le Messie, le roi qu'on attend, le Fils de l'homme : tout cela lui promet un destin glorieux ; puisque dans les visions du prophète Daniel (Dn 7, 13-14), le Fils de l'homme est celui qui doit prendre la tête de toute l'humanité ; et pourtant Jésus dit qu'il doit affronter la souffrance et la haine des hommes, en un mot, la croix. Or dans la tête des disciples, comme dans celle de tous leurs contemporains d'ailleurs (et peut-être bien dans la nôtre), la gloire et la croix ne font pas bon ménage !

Autre contradiction, ou invraisemblance : dans un premier temps, il va être livré, tué, réduit à l'état d'objet passif de la haine des hommes. Celui qui doit prendre la tête de toute l'humanité sera traité comme le rebut ! Et puis, dans un deuxième temps, il ressuscitera, il triomphera ! Le dernier sera devenu le premier. Non seulement la gloire et la croix sont inséparables, mais il semble bien que la gloire passe par la croix ! C'est le monde à l'envers : pas étonnant que les disciples ne soient pas spontanément au diapason ! Car « *nos vues ne sont pas celles de Dieu mais celles des hommes* », comme l'a dit Jésus à Pierre (8, 33). Plus tard, seulement, les disciples comprendront « *qu'il fallait* » que le Christ aille jusque-là pour « *glorifier* » son Père, c'est-à-dire révéler son amour. Pour l'instant, ils n'ont pas du tout envie d'être derniers ! Au contraire, juste après ces paroles troublantes de Jésus, ils se sont mis à discuter entre eux pour savoir lequel d'entre eux était le plus grand ! Ils sont dans une problématique de rivalité, celle dont saint Jacques parlait dans la deuxième lecture. Chose curieuse, Jésus n'a pas l'air horrifié : il ne leur dit pas « *c'est mal de vouloir être premier* », il leur donne même le moyen d'y arriver. Décidément, on va d'étonnement en étonnement dans ce texte.

Le moyen, d'après lui, est bien simple, et ce qui est intéressant, c'est qu'il est à la portée de tout le monde ! « *Celui qui veut être le premier, qu'il se fasse le dernier et le serviteur de tous.* » Dans le chapitre suivant du même évangile de Marc, on retrouvera à peu près le même déroulement : annonce de la Passion du Christ, rivalité entre les disciples pour la première place et réponse de Jésus : « *Si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme est venu non pour être servi mais pour servir...* » On ne peut pas s'empêcher de faire le rapprochement avec le récit du lavement des pieds dans l'évangile de Jean.

Ici, Jésus prend un exemple qui effectivement est à la portée de tout le monde : il prend un enfant, le place au milieu d'eux et l'embrasse : ce geste, de la part de Jésus, est certainement très significatif ; à l'époque, l'enfant n'était pas « *l'enfant-roi* » comme on dit aujourd'hui ! En embrassant un enfant, Jésus embrasse la petitesse. C'est tout un programme. Puis il leur dit : « *Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même* »... On croit entendre la fameuse parabole du Jugement dernier dans l'évangile de Matthieu : « *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* » Jésus précise bien « *si vous le faites en mon nom* ». C'est là probablement le secret de la véritable grandeur aux yeux de Dieu : ce ne sont pas les actions en elles-mêmes qui sont grandes ! C'est de les faire au nom de Jésus-Christ.

Voilà encore une bonne nouvelle : parce que cela aussi est à la portée de tout le monde !

Complément

« *Celui qui accueille en mon nom... Et celui qui m'accueille, ne m'accueille pas moi, mais Celui qui m'a envoyé* » : Parole ferme et rassurante à la fois: vous voulez sincèrement être mes disciples, accueillir le salut de Dieu dans vos vies, je vous en indique le chemin... (rassurant) - il n'y en a pas d'autre (ferme).



DIMANCHE 30 SEPTEMBRE

26^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B

**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
SAINT MARC 9, 38-43.45.47-48**



« Éviter le sectarisme et le scandale »

38 Jean, l'un des Douze, disait à Jésus :

« Maître, nous avons vu quelqu'un expulser les démons en ton nom ;

nous l'en avons empêché, car il n'est pas de ceux qui nous suivent. »

39 Jésus répondit : « Ne l'en empêchez pas, car celui qui fait un miracle en mon nom ne peut pas,

aussitôt après, mal parler de moi ;

40 celui qui n'est pas contre nous est pour nous.

41 Et celui qui vous donnera un verre d'eau au nom de votre appartenance au Christ, amen, je vous le dis,

il ne restera pas sans récompense.

42 « Celui qui est un scandale, une occasion de chute, pour un seul de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attache au cou une de ces meules que tournent les ânes, et qu'on le jette à la mer.

43 Et si ta main est pour toi une occasion de chute, coupe-la.

Mieux vaut pour toi entrer manchot dans la vie éternelle que de t'en aller dans la géhenne avec tes deux mains, là où le feu ne s'éteint pas.

45 Si ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-le.

Mieux vaut pour toi entrer estropié dans la vie éternelle que de t'en aller dans la géhenne avec tes deux pieds.

47 Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le.

Mieux vaut pour toi entrer borgne dans le royaume de Dieu que de t'en aller dans la géhenne avec tes deux yeux,

48 là où le ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas



DIMANCHE 30 SEPTEMBRE

26^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B

**MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
SAINT MARC 9, 38-43.45.47-48**

Ce discours de Jésus à Capharnaüm s'achèvera quelques versets plus bas avec cette recommandation : « *Soyez en paix les uns avec les autres.* » C'est peut-être ce qui commande tout l'ensemble de ces paroles de Jésus, à première vue un peu disparates. Ils sont là tous les douze, Marc précise bien que c'est à eux, précisément, que ce discours s'adresse. La question posée par Jean, le « *fiils du tonnerre* » comme Jésus les avait surnommés, lui

et son frère, s'explique si l'on se rappelle le récit de l'institution de ce groupe des douze, justement : « *Jésus monte dans la montagne et il appelle ceux qu'il voulait. Ils vinrent à lui et il en établit douze pour être avec lui et pour les envoyer prêcher avec pouvoir de chasser les démons. Il établit les douze : Pierre - c'est le surnom qu'il a donné à Simon -, Jacques, le fils de Zébédée, et Jean, le frère de Jacques - et leur donna le surnom de Boanerguès, c'est-à-dire fils du tonnerre -, André, Philippe, Barthélémy, Matthieu, Thomas, Jacques, le fils d'Alphée, Thaddée et Simon le Zélote, et Judas Iscarioth, celui-là même qui le livra* » (Mc 3, 13 - 19).

Ce groupe est donc bien délimité et a conscience d'avoir reçu le pouvoir de chasser les démons en raison d'un lien très fort et particulier avec Jésus. Pas étonnant qu'ils réagissent aux prétentions de ceux qui, sans faire partie de ce petit groupe d'élite, osent chasser les démons en son nom. Jean a exactement la réaction de Josué dans la première lecture, une réaction d'exclusion.

Josué, lui, était au service de Moïse depuis sa plus tendre enfance ; et quand Moïse s'était choisi un groupe de soixante-dix collaborateurs, deux d'entre eux, Eldad et Medad, avaient manqué à l'appel. Josué ne pouvait pas admettre que ces hommes choisis par Moïse mais qui n'avaient pas répondu à sa convocation puissent agir eux aussi sous l'impulsion de l'Esprit. Et Moïse au contraire s'était réjoui et avait reproché à Josué cette forme de jalousie. De la même manière, Jésus interdit aux Douze cet esprit d'exclusive ; quand Jean lui dit « *Nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en ton nom sans faire partie de notre groupe, nous avons cherché à l'en empêcher* », Jésus intervient très fermement : « *Ne l'empêchez pas...* »

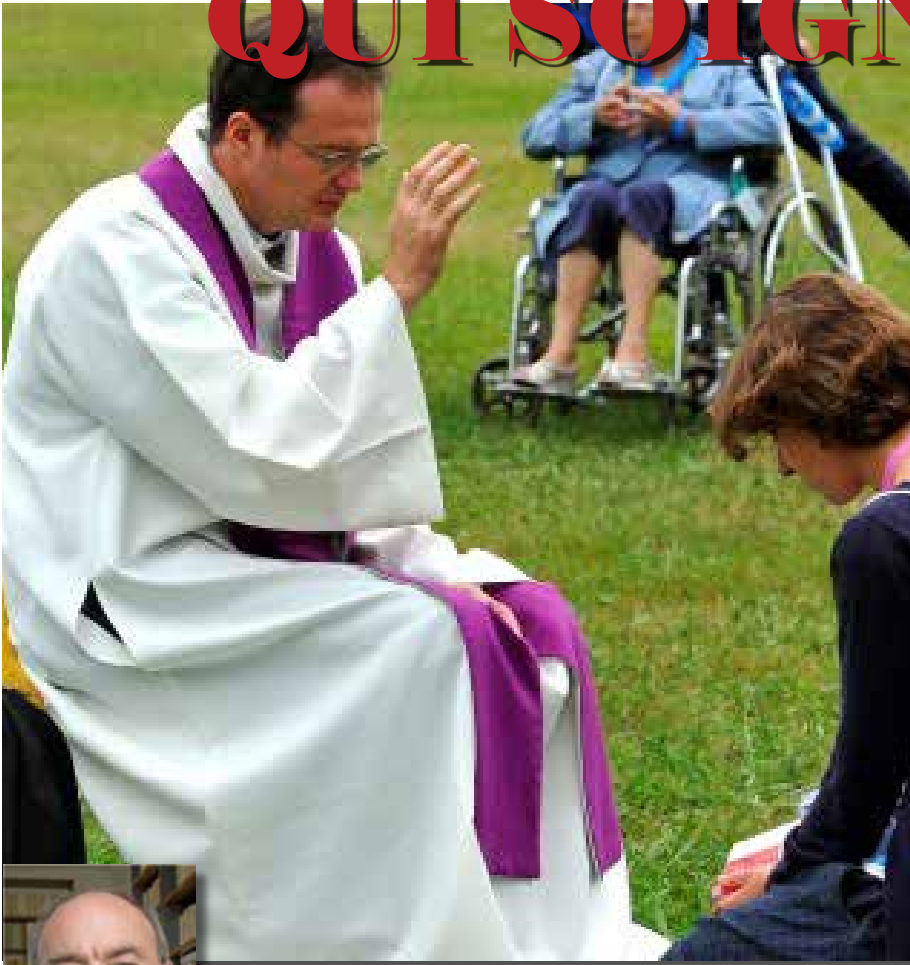
On a très certainement là une preuve de l'extraordinaire paix intérieure qui l'habite : il ne prétend pas tout maîtriser ; il constate le bien qui est fait ; et il admet que quelqu'un puisse faire un miracle en son nom, bien que n'appartenant pas au groupe qu'il a lui-même choisi. En quelque sorte, sa mission lui échappe, il la partage avec des gens qu'il ne connaît même pas. Et il invite du coup ses disciples à ouvrir la porte : « *Celui qui n'est pas contre nous est pour nous.* » Manière de leur dire « *il y a des gens qui sont des nôtres même s'ils ne sont pas sur vos listes* ». On a peut-être là une illustration d'une autre phrase de Jésus « *On reconnaît l'arbre à ses fruits* » (Mt 7, 20)... « *Supposez qu'un arbre soit bon, son fruit sera bon ; supposez-le malade, son fruit sera malade : c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre* » (Mt 12, 33). Et il en tire les conséquences : « *Tout arbre qui ne produit pas un bon fruit, on le coupe et on le jette au feu* » (Mt 7, 19).

Curieusement, cette comparaison ne se trouve pas dans l'évangile de Marc, mais notre texte d'aujourd'hui dit exactement la même chose ; et du coup nous comprenons le lien entre les divers propos de Jésus qui nous apparaissent disparates tout à l'heure. Première partie : il y a de bons fruits à l'extérieur de la communauté ; c'est donc qu'il y a de bons arbres même à l'extérieur de la communauté ; « *Quiconque vous donnera à boire un verre d'eau parce que vous appartenez au Christ, en vérité je vous le déclare, il ne perdra pas sa récompense.* » À l'inverse, il y a de mauvais fruits à l'intérieur comme à l'extérieur de la communauté (on aura remarqué la répétition du mot « *quiconque* ») ; cela veut dire qu'il y a de mauvais arbres à l'intérieur comme à l'extérieur de la communauté ; et Jésus en tire la conclusion : tout comme il faut se résoudre à couper l'arbre malade, il faut résolument supprimer tout ce qui peut se révéler cause de danger pour la vie de la communauté.

« *Si ta main t'entraîne au péché, coupe-la. Si ton pied t'entraîne au péché, coupe-le. Si ton œil t'entraîne au péché, arrache-le. Il vaut mieux entrer manchot, estropié, borgne dans le royaume de Dieu que d'être jeté tout entier dans la géhenne...* » On se rappelle que la Géhenne est le ravin qui entoure Jérusalem au sud et à l'ouest ; lieu où l'on brûlait les détritiques, il devait sa sinistre réputation au fait qu'il avait été également le lieu où l'on sacrifiait des enfants (au temps des rois Achaz et Manassé) ; cette pratique était totalement désapprouvée par les prophètes, si bien que la Géhenne était devenue le symbole de l'horreur absolue. Les prophètes localisaient dans la Géhenne le châtement des impies au jour du Jugement de Dieu.

Il est bien évident que Jésus ne conseille à personne de se mutiler : mais par ces phrases si violentes, il veut nous faire découvrir la gravité de ce qui est en jeu ici, à savoir la cohésion de la communauté. Du coup, Jésus entraîne ses disciples bien loin de ce qui, au début de ce même discours à Capharnaüm, était leur préoccupation majeure : à savoir lequel était le plus grand ! (9, 34). Ce qui leur permettra de vivre en paix les uns avec les autres, ce sera de partager la même passion pour le Royaume.

DEUX SACREMENTS QUI SOIGNENT



La vie spirituelle, elle aussi, a besoin de soins. Le sacrement de la réconciliation et l'onction des malades sont les deux grands moyens que l'Église propose aux personnes.



Louis-Marie Chauvet,
ancien professeur de théologie à l'université catholique de Paris.

Comme la santé corporelle, la santé spirituelle demande du soin, car des incidents peuvent l'affecter au point parfois de la mettre en péril. Les théologiens du Moyen Âge ont vu dans le sacrement de la réconciliation (appelé alors sacrement de la pénitence) et dans l'onction des malades (appelée « extrême-onction ») deux sacrements venant porter remède aux accrocs de santé. Selon la théorie de saint Thomas, le second vient achever le premier. Là en effet où celui-ci apporte la guérison de la « maladie » du péché, l'onction vient remédier à l'« asthénie » spirituelle qui lui est consécutive. À la pénitence, la guérison ; à l'onction, la convalescence... Les deux sacrements n'ont donc pas la même importance.

AUTREFOIS, UNE RÉSURRECTION

Le premier, du moins dans sa forme primitive, visait le rétablissement de la communion avec Dieu après une faute grave, comme l'apostasie, le meurtre et l'adultère (les trois péchés considérés alors comme majeurs). La réconciliation avec l'Église, équivalait à une guérison face à un péril

mortel, ou même à une sorte de résurrection (les Pères de l'Église interprétaient d'ailleurs ainsi la guérison des dix lépreux ou la résurrection de Lazare). Dans une telle perspective, ce que l'on a appelé plus tard le « sacrement de la réconciliation » ne pouvait être reçu que rarement par les chrétiens : une seule fois après le baptême était même la règle habituelle...

Sous l'effet de certaines évolutions culturelles profondes, on en est venu d'abord à recevoir ce sacrement « aussi souvent que besoin » (à partir des VIIe-VIIIe siècles), puis « aussi souvent que possible » (à partir des XIIe-XIIIe siècles). À notre époque, le besoin de sortir d'un système de confession ressenti par beaucoup comme pesant et routinier a permis à la réforme liturgique voulue par Vatican II de faire émerger des célébrations pénitentielles communautaires, dont le grand avantage est double : redonner une dimension ecclésiale à un sacrement vécu de manière trop individualiste ; mettre en honneur la « Parole de Dieu » qui avait été comme étouffée par le poids du seul « examen de conscience ».

UNE DEMANDE QU'IL FAUT HONORER

Aujourd'hui, le besoin de réagir contre le système du confessionnal est beaucoup moins ressenti par des générations qui ne l'ont pas ou peu connu. On demande du temps pour la guérison spirituelle dont on ressent le besoin; du temps et du dialogue... D'où l'importance renouvelée de la confession personnelle et des offres qui en sont faites: préparation commune, « parcours personnel » offert lors d'une « journée du pardon » dans une église paroissiale, etc.

La confession sacramentelle est assez souvent reliée aujourd'hui à une demande d'accompagnement spirituel. Il ne faut certes pas confondre les deux : une confession sacramentelle brève, même avec un mot très court

du prêtre, peut être parfaitement chrétienne ; inversement, un entretien spirituel sans confession sacramentelle est aussi parfaitement légitime.

Dans ce dernier cas, des laïcs peuvent être officiellement investis par l'Église de la mission d'accueil et d'accompagnement spirituel, moyennant la formation adéquate... On a donc aujourd'hui toute une variété de propositions, et c'est heureux.

Car l'accompagnement spirituel, ainsi que des confessions où les personnes sentent qu'elles peuvent prendre le temps d'un vrai dialogue, font l'objet d'une demande qu'il faut honorer...

DES TÉMOINS BIEN VIVANTS DE DIEU

C'est dans une perspective assez différente de celle du Moyen Âge que l'on comprend aujourd'hui le sacrement de l'onction des malades, d'abord parce qu'il n'est plus

célébré seulement comme « extrême ». Sa réception, souvent dans le cadre d'une célébration communautaire, est un beau moment. Préalablement, une catéchèse et une confession sont évidemment souhaitables. Le geste du Christ Sauveur qui s'approche des personnes en situation de faiblesse peut être facilement vécu comme un « salut » dans toutes les composantes de la personne. De quoi a-t-on particulièrement besoin dans cette situation, sinon de se réconcilier : avec son propre corps malade ; avec son entourage, dont on est dépendant ; avec la nature, que l'on ne peut que regarder par la fenêtre ; avec Dieu, auquel on est porté à en vouloir...

Le geste de tendresse du Christ à travers l'Église peut apporter ces réconciliations qui ont un effet non seulement

psychique, moral et spirituel, mais même, à travers tout cela, corporel. Il n'est pas rare d'ailleurs, comme le montre l'expérience, que les personnes se

sentent mieux à tous égards... Cela leur permet alors (et c'est sans doute là le plus important) de passer d'une sorte de résignation dans laquelle elles « vivent » à une énergie qui leur donne de vivre leur situation non plus comme une « queue de vie », mais comme une vraie tranche de vie ! Et lorsque cela leur permet en outre d'être par leur rayonnement les témoins bien vivants d'un Dieu dont elles peuvent dire que, en dépit de tout, il est « Amour », alors le sacrement a atteint son but !

Extrait de « Les Cahiers Croire »

On demande du temps pour la guérison spirituelle dont on ressent le besoin ; du temps et du dialogue...

La charité, l'amour en actes

Si prononcer le mot de charité évoque seulement un vocabulaire désuet, si le mot fait apparaître dans l'imaginaire un décor dans lequel évoluent dames patronnesses et personnages sortis d'un roman de Zola, le sens profond de la charité est en péril !

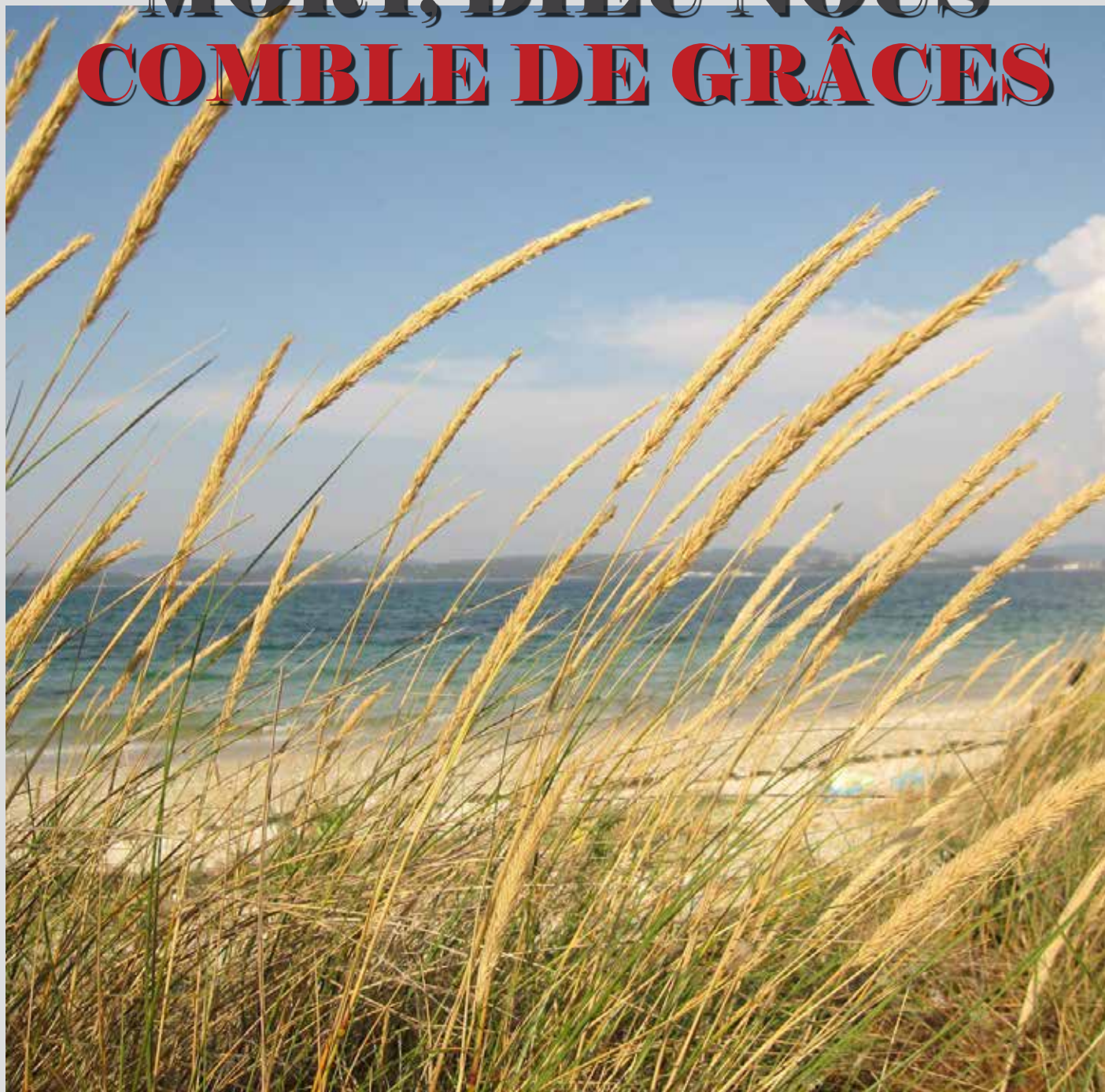
La charité, la caritas, est avec la foi et l'espérance un don de Dieu pour le bonheur de son peuple et de chacun de ses membres. La charité est l'amour du prochain en acte, elle est liée à la pratique de la justice. Benoît XVI dans l'encyclique *Deus caritas est* au numéro 26 affirme que la caritas sera toujours nécessaire, même dans la société la plus juste. Il n'y a aucun ordre juste de l'État qui puisse rendre superflu le service de l'amour.

Ce service de l'amour s'organise dans l'acte du soin sous toutes ses formes. Car, quelles que soient les époques ou les sociétés, les hommes ne pourront se passer de l'amour, des gestes d'affection, d'écoute, de présence. La vertu de la charité donnée par Dieu est cette capacité d'aimer et d'être aimé en retour. Elle est la source de toutes les solidarités. L'Église a pour mission de mettre en œuvre pour l'humanité entière tout ce qui concourt à l'amour en acte.

Si ce principe se fonde déjà dans les Écritures, les papes aux XXe et XXIe siècles ont affirmé avec force l'urgence de son exercice. Ainsi par exemple, en 1931, dans l'encyclique *Quadragesimo anno*, Pie XI insiste sur la notion de doctrine sociale. Plus proche de nous, en 1988, dans l'encyclique *Sollicitudo rei socialis*, Jean-Paul II encourage le développement de l'homme, dont il faut prendre soin. Le concile Vatican II pousse avec force l'Église à être solidaire de toute l'humanité dans la constitution pastorale *Gaudium et Spes*. En France en 2007, les évêques ont publié, à l'occasion de l'élection présidentielle, le document *Qu'as-tu fait de ton frère ?*.

À temps et à contretemps, l'Église rappellera la parole de l'apôtre Jacques qui, au chapitre 2 versets 14 et suivants de sa lettre, prévient : « Supposons que l'un de nos frères ou l'une de nos sœurs n'aient pas de quoi s'habiller, ni de quoi manger tous les jours ; si l'un de vous leur dit : « Rentrez tranquillement chez vous ! Mettez-vous au chaud, et mangez à votre faim ! » et si vous ne leur donnez pas ce que réclame leur corps, à quoi cela sert-il ? [...] Celui qui n'agit pas, sa foi est bel et bien morte.»

À L'HEURE DE NOTRE MORT, DIEU NOUS COMBLE DE GRÂCES



Comment l'espérance chrétienne peut-elle nous aider à traverser dans la paix nos derniers instants ? Le Père Nathanael Pujos, de la communauté des Béatitudes à Denver (États-Unis), vient d'écrire un ouvrage très clair: « Ce qui nous attend après la mort ».

Propos recueillis par Benjamin Coste

Comment s'explique cette peur de la mort que nous éprouvons? Historiquement, l'Europe a connu un tournant avec la Grande Peste au XIV^e siècle. Avant, la mort était généralement considérée comme naturelle et plus paisible, une entrée dans la vraie vie. Avec cette épidémie, la mort s'est mise à frapper massivement, jeunes ou vieux, riches ou pauvres. À partir de là, la mort a été représentée dans nos cultures comme un squelette terrifiant tenant une grande faux aiguisée.

Aujourd'hui, cette peur de la mort est devenue dénégation : on veut l'oublier, l'occulter. L'homme moderne est immergé dans ce monde fascinant mais assourdissant, qui peut l'empêcher de se poser la question pourtant essentielle de l'au-delà, de l'après. Comme les épicuriens, nous sommes tentés de dire: « Pourquoi craindre la mort? Quand nous sommes là, elle n'y est pas. Quand elle sera-là, nous n'y serons plus!»

Mais pour un chrétien, pourquoi avoir peur de la mort alors qu'elle signifie le jour de la rencontre avec Dieu?

Le grand message du Nouveau Testament est que la mort n'est plus devant nous mais bien derrière nous. L'Évangile nous dit qu'il n'y a pas deux vies, une terrestre et une au paradis, mais qu'il n'y en a qu'une, qui a déjà commencé ici et qui se poursuivra en plénitude au Ciel. Le lien qui les unit est l'amour.

Quand on prend conscience que, par le Christ, nous sommes déjà enracinés dans le Père et que rien ni personne ne pourra nous arracher à son amour, beaucoup d'an-goisses vis-à-vis de la mort disparaissent. Parallèlement, dans chaque acte d'amour que nous posons au cours de notre vie terrestre, nous anticipons ce que nous vivrons après la mort. Le chrétien doit être impatient de goûter à la vie éternelle. Pourquoi attendre pour en vivre ?

Y a-t-il alors une façon chrétienne d'envisager notre décès?

Je crois qu'en vieillissant, nous sommes confrontés à une solitude et à une impuissance de plus en plus grandes. Mais toutes deux peuvent être une chance ! Elles peuvent nous aider à nous préparer progressivement à la mort. Ne pouvant plus marcher, entendant et voyant mal ou plus, nous redevenons, si nous l'acceptons, comme des nouveau-nés vis-à-vis du Père, c'est-à-dire dans une dépendance totale, confiante, apaisée.

À l'inverse, un refus peut conduire à une amertume et

une révolte parfois terribles.

De même pour la solitude liée au grand âge : elle est une invitation à creuser cette relation avec l'Unique capable de nous combler absolument. De cette manière, les personnes âgées sont poussées à ce cœur-à-cœur contemplatif avec leur Créateur. Et cette communion creuse le désir de Le voir face à face.

Plus que toute notre vie, l'agonie qui précède la mort est l'expérience d'une solitude indépassable - j'y vais seul -, mais elle ouvre sur la fin définitive de toute solitude : une communion parfaite avec Celui qui est totalement autre. Cette communion n'est pas une fusion car, dans ce face-à-face avec Celui qui, enfin, va me combler totalement, je deviens pleinement moi-même.

Toute notre vie, avec le « Je vous salue Marie », nous avons répété des milliers et milliers de fois. Ces paroles: « Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort». Et la Mère de Dieu ne serait pas présente à ce moment-là... !

Que révèle la tentation de l'euthanasie?

Le chrétien sait qu'il reçoit la vie de Dieu et que Lui seul en maîtrise le terme. Choisir sa mort et le moment où elle advient signifie donc refuser la mort que Dieu a préparée pour nous.

Si l'Église n'a jamais demandé l'acharnement thérapeutique, elle rejette cependant clairement l'euthanasie, qu'elle décrit comme un péché extrêmement grave contre le cinquième commandement, « Tu ne tueras point ». « L'euthanasie est donc un crime qu'aucune loi humaine ne peut prétendre légitimer. Des lois de cette nature non seulement ne créent aucune obligation pour la conscience, mais entraînent une obligation grave et précise de s'y opposer par l'objection de conscience », a rappelé Jean-Paul II dans son encyclique *Evangelium vitae*.

Elle est donc une faute grave et reste en soi un échec, car elle rate le but qu'elle croit défendre : la dignité de la personne humaine. Celle-ci ne réside pas d'abord dans une vie en bonne santé, ni même sans souffrance. Ultimement, notre dignité réside dans notre capacité à nous offrir totalement aux autres et à Dieu, comme le Christ l'a fait sur la croix. Si la souffrance n'est pas associée à la croix du Christ, elle est absurde et inutile.

Si elle l'est, alors le don que je fais est total et fécond, et il me ramène à la beauté de la vocation de tout homme, qui est l'amour.

Les chrétiens sont-ils « avantagés » par rapport aux non-croyants au moment de la mort?

Rappelons d'abord que Dieu a l'exactly même amour pour

chacun de ses enfants, même si certains le «soucient » plus que d'autres... Dieu se donne à chacun, mais avons-nous été habitués à vivre en sa présence? Car notre foi n'est rien d'autre qu'une amitié avec Dieu, et une amitié se construit pas à pas.

L'agonie manifeste la mesure de notre communion avec Dieu. Si ma vie durant j'ai vécu dans cette tendre proximité avec mon Dieu, je suis plus fort pour entrer dans mon agonie, car la solitude est déjà vaincue. Je sais déjà d'expérience qu'Il ne m'abandonnera pas, que mon nom est gravé dans la paume de sa main (Is 49, 16). À l'inverse, si je n'ai pas auparavant fortifié cette relation d'amour filiale avec Dieu au cours de ma vie, je peux être assailli par l'angoisse.

Serait-il facile, alors, pour un chrétien, de mourir?

Fortifié pas sa foi, un chrétien sait qu'« [il] ne meurt pas, [il] entre dans la vie », comme le dit la Petite Thérèse. Mais il arrive aussi que des personnes très croyantes vivent une nuit spirituelle, une angoisse au moment de leur mort, comme pour porter à la suite du Christ le salut des âmes. Ce fut le cas de Thérèse justement, même si elle mourut finalement dans une extase d'amour.

Quels rôles jouent les sacrements de l'Église dans les derniers instants d'une vie?

Le sacrement des malades n'est pas réservé aux derniers moments comme le laissaient entendre les expressions utilisées par le passé : «extrême-onction» et «derniers sacrements». Il s'adresse à tout chrétien qui souffre et a besoin de l'aide de Dieu pour retrouver la santé du corps ou la paix de l'âme. L'aide de la confession lui est alors également proposée, ainsi que la communion eucharistique. S'il est mourant, cette dernière communion est nommée le viatique (du latin *via*, la route), le pain pour le chemin qui mène au Père.

Si le sacrement des malades soulage ou même guérit parfois le corps, mon expérience est qu'il apporte toujours la paix de l'âme et fortifie l'espérance du mourant.

Le moment de l'agonie est-il un moment béni?

Oui, car « béni » signifie « comblé de grâces, d'aide divine ». Ma conviction, tirée de mon expérience, est qu'à l'heure de la mort, Dieu - trop impatient d'amour - en profite pour combler de grâces le cœur de son enfant. J'ai accompagné des personnes à qui Dieu avait « montré » le Ciel dans leur agonie. J'ai vu des mourants s'exclamer « Oh, comme c'est beau! », ou une vieille dame s'émerveillant comme une petite fille: « Tout est vrai! Tout ce que l'on m'a enseigné au catéchisme est vrai! »

Après tout, ces grâces sont normales, non ? Toute notre vie, avec le Je vous salue Marie, nous avons répété des milliers et milliers de fois ces paroles : «Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort ». Alors, si la Mère de Dieu n'est pas présente à ce moment-là, j'irai lui demander des comptes au Ciel ! (rires)

Comment accompagner une personne vers la mort?

Le plus beau cadeau à lui faire est de l'aider à se rapprocher de Dieu. En priant avec elle par exemple, en la réévangélisant si nécessaire, en lui rappelant l'amour inconditionnel de son Père pour elle.

Il faut qu'il y ait un discours de foi et de vérité sur la mort, le pardon, le salut, la vie. N'hésitons pas à rappeler à celui ou celle qui s'en va qu'il va enfin être comblé dans son désir le plus profond d'être aimé. Sur son lit de mort, sainte Thérèse d'Avila priait ainsi: «Va en paix et sans crainte, mon âme bénie; celui qui t'a créée et sauvée t'a aussi toujours si tendrement aimée, comme un père sa toute petite fille... »

Et lorsque nous rendons notre dernier souffle, que se passe-t-il?

Enfin face à face avec Lui, Dieu nous demande : me choisis-tu, oui ou non ? Il se propose à nous de façon définitive, nous Le voyons tel qu'Il est et Il nous invite, comme le Père du fils prodigue, à rentrer à la maison. Nous pouvons refuser, mais Dieu nous dit son désir que nous rentrions car Il nous y a réservé une place de toute éternité.

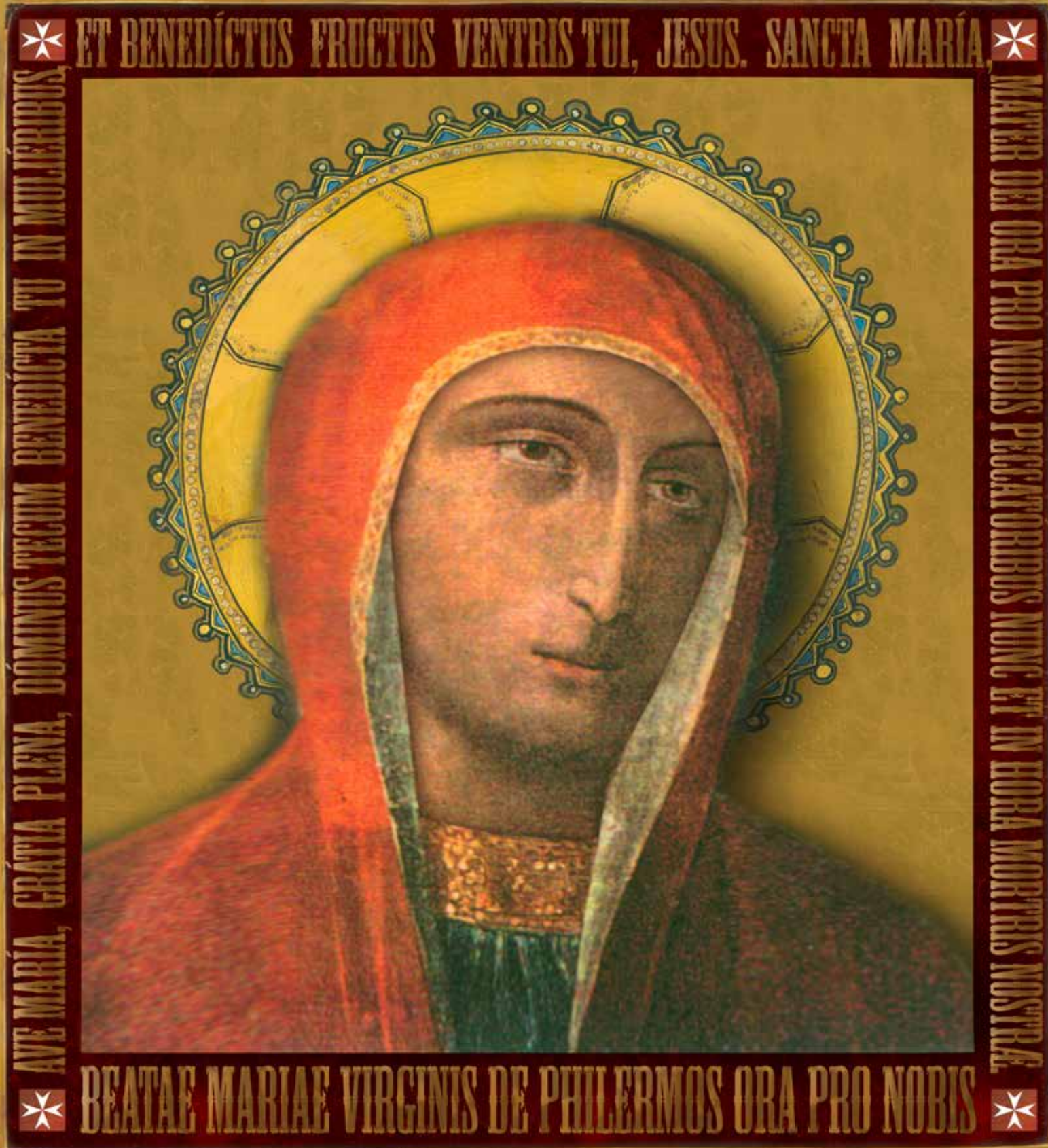
Pour abolir toute peur de la mort, n'y a-t-il pas un effort de formation à faire concernant ce qui vient après celle-ci?

Dans mon livre, j'essaie de préciser certaines notions. Par exemple, il est important de redire que le paradis n'est pas d'abord un lieu, puisque l'espace et le temps tels que nous les connaissons y sont abolis. Le paradis est un « état » que l'Évangile nomme «la vie en abondance» : celle-là même qu'est la personne du Christ au sein de la Trinité. Il est notre vie éternelle. Jésus nous dit lui-même : «Je suis la résurrection et la vie. » Il est notre salut, notre place en Dieu. C'est en Lui que nous sommes sauvés. En sa personne.

Cela signifie qu'au sein de la Trinité, nous participerons de la personne et de la vie du Christ, aimant enfin le Père comme le Christ L'aime, dans l'Esprit saint, et nous sachant aimés du Père tel que le Christ sait qu'Il en est aimé, infiniment. Quel bonheur !

Tiré de la revue « Famille chrétienne », Hors-Série.





NOTRE-DAME DE PHILERME

La copie russe conservée à Assise dans son état actuel, sans sa risa.

*Cette image est la plus connue et la plus familière de l'icône
aux yeux des chevaliers d'aujourd'hui.*

LES BIENHEUREUX ET LES SAINTS DE L'ORDRE DANS L'ÉGLISE

La vénération des saints de l'Ordre de Malte est un élément essentiel de la spiritualité de l'Ordre, ces saints sont connus et pour la plupart d'entre eux vénérés localement. Les chevaliers profès, en qualité de religieux de l'Ordre, ont conservé une vénération très particulière à tous les saints de l'Ordre, vénération qui les rattache à la tradition ancestrale de son histoire.

Au fur et à mesure des mois à venir, nous allons découvrir en entrant dans le jardin secret de Malte, et la vie et le parfum de ces fleurs cachées, trop bien cachées ! Pour mettre en lumière l'admirable don de soi que ces saintes et ces saints ont pu apporter à la spiritualité de l'Ordre. Raviver leurs souvenirs et raviver leurs vénération par nos prières est un devoir de mémoire que nous nous devons d'accomplir pour les rendre plus présents là où la sainteté nous manque, là où les hauts faits de sacrifice nous sont nécessaires, là où nos demandes d'intercession deviennent essentielles pour leur ultime sanctification.

Dans ces deux pages, nous nous efforcerons de découvrir les saints et bienheureux de l'Ordre dont le mémorial a été fixé par l'Église dans le courant du mois.

Comme toutes les institutions religieuses, l'Ordre a compté dans ses rangs des hommes et des femmes qui ont été distingués par l'Église et « les a fait porter sur les autels ».

Le Missel de l'Ordre de Malte indique : « Depuis son origine l'Ordre a attiré à lui un grand nombre d'hommes et de femmes, la sainteté de certains d'entre eux a laissé des traces dans l'histoire de l'Église. Mais à côté de ces hommes et de ces femmes "illustres", il y a de nombreux frères et sœurs inconnus qui ont donné leur vie selon la tradition de l'Ordre : tuitio fidei et obsequium pauperum... Ils nous rappellent que nous sommes tous appelés à la sainteté. »



NOTRE DAME DE PHILERME MÉMORIAL: LE 8 SEPTEMBRE



L'icône de la Madone de Philermos est une très ancienne icône sacrée, peinte, selon la légende, des mains de saint Luc. Elle aurait voyagé miraculeusement par voie de mer, de Jérusalem jusqu'au mont Philermos, sur l'île de Rhodes, où elle a été conservée dans une chapelle qui devint par la suite un sanctuaire portant le nom de Notre-Dame de Philermos. Depuis les temps les plus anciens, cette icône a toujours été vénérée comme un objet de grande dévotion.

Quand les chevaliers de l'Ordre de saint Jean conquièrent l'île de Rhodes en 1309, la Madone de Philermos devint rapidement l'un de leurs biens les plus précieux; elle fait depuis l'objet de la vénération de tous les membres de l'Ordre. La fête de la Madone de Philermos est célébrée à la date d'anniversaire de la naissance de la Vierge Marie le 8 septembre de chaque année. Cette date commémore également la levée du siège de Malte assailli par les Turcs en 1565. Ce dénouement heureux du siège de Malte est attribué à l'intercession miraculeuse de la Vierge. Notre Dame de Philermos est invoquée dans les prières de tous les membres de l'Ordre ainsi que dans les prières du prône

pendant la célébration de l'eucharistie.

En 1524, après la chute de Rhodes et son invasion par les troupes de l'Empire ottoman, l'icône accompagna les chevaliers durant leurs pérégrinations en quête d'une nouvelle terre d'accueil jusqu'à

ce qu'ils abordent l'île de Malte pour s'y établir en 1530. À leur arrivée à Malte, l'icône fut conservée en l'église Saint-Laurent à Birgu, puis dans la ville de La Valette nouvellement érigée, l'icône fut conservée d'abord en l'église Notre-Dame des Victoires (l'église Victoria) et fut définitivement installée dans une chapelle spécialement appêtée au sein de l'église conventuelle de saint Jean. L'icône a été protégée successivement par quatre parures, la plus ancienne d'entre elles porte les armoiries du Grand Maître Philippe de Villiers de l'Isle Adam (1464-1534). Ces parures étaient taillées dans des pièces de soie et de velours, serties de perles fines et de joyaux.

Quand les chevaliers furent expulsés de l'île de Malte par Napoléon et ses troupes en route vers l'Égypte en 1798, le Grand Maître de l'Ordre, Ferdinand von Hompesch, sauva l'icône en l'emportant avec lui. Quand il fut contraint d'abdiquer l'année suivante, il l'expédia en Russie, accompagnée des reliques de la main de saint Jean-Baptiste et d'un éclat de la vraie croix. Les chevaliers confièrent ces reliques et l'icône au tsar Paul de Russie (celui-ci avait été illégalement élu Grand Maître de l'Ordre par un groupe de chevaliers rebelles, qui l'avaient soutenu dans l'espoir qu'il pourrait les aider à récupérer l'île de Malte pour que l'Ordre s'y établisse à nouveau). L'icône devait ainsi rester dans la famille des tsars de Russie jusqu'en 1917 quand l'impératrice douairière Maria Feodorovna, ayant survécu à la révolution bolchevique, l'emporta au Danemark, son pays natal, où elle devait trouver refuge dès 1919. Avant son décès en 1928, l'impératrice confia l'icône et les reliques à ses filles qui les expédièrent à Belgrade sous la responsabilité du président du synode des évêques russes en exil à Berlin.

En 1932, l'icône et les reliques ont été placées sous la garde du roi Alexandre Ier de Yougoslavie, qui les conserva dans la chapelle du palais royal à Dedinje. En 1941, la menace d'une invasion nazie étant imminente, l'icône et les reliques furent envoyées au monastère orthodoxe d'Ostrog au Monténégro. Toute trace de l'icône et des reliques devait être perdue jusqu'en 1993, lorsque l'icône fut découverte dans les réserves du Musée national à Cetinje, au Monténégro. L'expert italien Giovanna Ferraris di Celle devait en confirmer l'authenticité en 1997. Il s'agissait donc bien de l'icône perdue de la Vierge de Philerme, aujourd'hui conservée et exposée au musée de Cetinje.

L'image de la Madone de Philerme représente le visage de la Sainte Vierge, sans l'Enfant. Cette icône est peinte dans un style raffiné rattaché à l'école byzantine. L'icône, dont les dimensions sont 44cm x 36cm, a été très endommagée au cours de ses périples, le beau visage de la Vierge ayant seul survécu aux divers accidents, sous un voile fin de lin, finement peint. L'icône est fixée à un plateau de bois beaucoup plus tardif que l'icône d'origine. La magnifique risa qui la protège a été conçue en Russie, elle est en or massif et porte la croix de Malte à huit pointes en émail blanc, elle a été exécutée dans un style français de l'époque Empire, et elle est sertie de rubis, de saphirs et de diamants puisés dans la collection des bijoux impériaux de Russie. Cette risa a étonnamment survécu aux nombreux voyages. Le visage de la Madone est recouvert d'un cristal de roche transparent qui pourrait être l'original qui la recouvrait déjà vers 1530 à Malte.

Lors de sa restauration en 2002, la risa qui protégeait l'icône fut retirée, et le photographe Stefan Vasiljevic fut autorisé à photographier l'icône en détail. Il prit des photos des différentes étapes de la restauration de l'icône, avec et sans le cristal de roche, avec et sans la risa, il photographia même les détails du papier noir qui protège l'icône sous la risa. Les photos de l'icône originale présentées ici proviennent de cet exercice.

Une copie, commandée par le tsar Nicolas Ier en 1852 pour être utilisée dans le cadre des processions mariales, a survécu à la révolution bolchevique. Elle est actuellement conservée à la basilique Santa Maria degli Angeli à Assise. Cette copie a été repeinte et restaurée à plusieurs reprises depuis 1852, mais d'une manière toujours très maladroite.

Sa dernière restauration remonte aux années 1920 lorsque le gouvernement italien avait, lors de l'occupation de Rhodes, entrepris de restaurer les sanctuaires de Notre-Dame de Philerme sur l'île. En l'absence de l'icône originale que l'on considérait perdue, la copie fut transportée à Rhodes et confiée à un peintre turc, ironie du sort, qui procéda à des retouches tout aussi maladroites que les précédentes.

La Madone de Philerme porte un voile sans plis de couleur rouge, et c'est cette représentation qui a le plus souvent été copiée pour être vénérée dans les églises et les associations de l'Ordre de Malte, malheureusement avec fort peu de ressemblance avec l'original, si ce n'est l'attitude du visage de la Madone qui correspond effectivement à celle de la sainte icône, retrouvée pour le bonheur de tous en 1993.

PRIÈRE À NOTRE DAME DE PHILERME

Notre Dame de Philerme

Pendant plus de sept cents ans, vous avez protégé l'Ordre de Malte contre vents et marées, et dans les circonstances les plus difficiles; Notre Dame de Philerme, patronne bien-aimée, nous vous prions de continuer à garder et à guider notre Ordre dans l'accomplissement de sa mission auprès des pauvres et des malades et pour que la paix règne dans le monde grâce à la défense de la foi, dans un esprit de dialogue et d'amour. Amen.



SAINTS ZACHARIE ET ÉLISABETH MEMORIAL: LE 23 SEPTEMBRE



Saints Zacharie et Élisabeth, parents de saint Jean-Baptiste, patron de l'Ordre de Malte

Zacharie, prêtre, et son épouse Élisabeth, parente de la sainte Vierge, n'avaient pas eu d'enfant, du fait de la stérilité de celle-ci. Ils étaient tous deux avancés en âge. Lors d'une visite de l'ange Gabriel, Zacharie apprend qu'il va devenir père. Doutant de la volonté divine, il perd l'usage de la parole qu'il ne retrouvera que plus tard, après la circoncision de l'enfant, pour bénir Dieu. Ce chant de louange est appelé Benedictus.

Enceinte de six mois, lors de la visite de sa cousine Marie, Élisabeth ressent le tressaillement de l'enfant qu'elle porte en elle. Les salutations faites à sa cousine ont donné l'Ave Maria. La réponse de Marie, qui rend grâce à Dieu, est le Magnificat.

Lors de la circoncision de l'enfant, tous s'étonnent du prénom « Jean », donné par Élisabeth. La foule demandant à Zacharie son avis, celui-ci confirme en écrivant sur une tablette il est encore muet : « Jean est

son nom » (Luc, 1 :63).

Ant. Benedictus : Zacharie et Élisabeth vivaient comme des justes devant Dieu : ils suivaient tous les commandements et les préceptes du Seigneur d'une manière irréprochable.

Ant. Magnificat : Portant en son sein le Seigneur, Marie entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth.

PRIÈRE À SAINTS ZACHARIE ET ÉLISABETH

Seigneur, qui as donné à saint Zacharie et à sainte Élisabeth de mettre au monde Jean, le Précurseur de ton Fils: accorde-nous, à leur commune prière, qu'en t'aimant par-dessus tout, nous obtenions la réalisation de tes promesses. Par Jésus-Christ...



8 SEPTEMBRE NATIVITÉ DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

Solennité

La naissance de la bienheureuse Vierge Marie est célébrée avec une grande solennité dans tout notre Ordre, en action de grâce pour la libération du siège des Turcs dont bénéficia l'île de Malte en 1565. À La Valette, en l'église majeure conventuelle dédiée à saint Jean-Baptiste, était vénérée une image de la Mère de Dieu; cette image avait d'abord été transportée de Jérusalem à l'île de Rhodes, au sanctuaire du mont Philerme, qui lui donna son nom. Une copie fidèle de l'antique peinture est gardée à Assise en la basilique Sainte-Marie-des-Anges, où on lui voue un grand respect.

ANTIENNE D'OUVERTURE

Célébrons dans la joie la naissance de la Vierge Marie:
par elle nous est venu le Soleil de justice, le Christ notre Dieu.

Gloria in excelsis.

Prière

Ouvre à tes serviteurs,
Dieu très bon, tes richesses de grâce;
Puisque la maternité de la Vierge Marie
fut pour nous le commencement du salut,
que la fête de sa nativité
nous apporte un surcroît de paix.
Par Jésus-Christ.

PREMIÈRE LECTURE

« Celle qui doit enfanter »

Lecture du livre de Michée (5, 1-4a)

Parole du Seigneur

1 Toi, Bethléem Ephrata. le plus petit des clans de Juda,
c'est de toi que je ferai sortir celui qui doit gouverner Israël.
Ses origines remontent aux temps anciens, à l'aube des siècles.

2 Après un temps de délaissement.
viendra un jour où enfantera celle qui doit enfanter,
et ceux de ses frères qui resteront
rejoindront les enfants d'Israël.

3 Il se dressera et il sera leur berger
par la puissance du Seigneur,
par la majesté du nom de son Dieu.
Ils vivront en sécurité, car désormais sa puissance
s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre,

4 et lui-même, il sera la paix!

CANTIQUE

Isaïe 61, 10 abcd. 11; 62, 1-2-3 (g. 61, 10)

R. J'exulterai de joie en Dieu, mon Seigneur.

10 Je tressaille, je tressaille à cause du Seigneur!
Mon âme exulte à cause de mon Dieu!
Car il m'a vêtue des vêtements du salut.
Il m'a couverte du manteau de la justice.

11 Comme la terre fait éclore son germe,
et le jardin, germer ses semences,
le Seigneur Dieu fera germer la justice
et la louange devant toutes les nations.

1 Pour la cause de Sion, je ne me tairai pas,
et pour Jérusalem, je n'aurai de cesse
que son juste ne monte comme l'aurore,
que son Sauveur ne brille comme la flamme.

2 Et les nations verront ta justice;
tous les rois verront ta gloire.
On te nommera d'un nom nouveau
que la bouche du Seigneur dictera.

3 Tu seras une couronne brillante
dans la main du Seigneur,
un diadème royal
entre les doigts de ton Dieu.

DEUXIÈME LECTURE

Ceux que Dieu a appelés, il en a fait des justes

Lecture de la lettre de saint Paul apôtre aux Romains 8, 28-30

Frères,

28 nous le savons, quand les hommes aiment Dieu.
lui-même fait tout contribuer à leur bien,
puisqu'ils sont appelés selon le dessein de son amour.

29 Ceux qu'il connaissait par avance,
il les a aussi destinés à être l'image de son Fils, pour faire de ce Fils l'aîné d'une multitude de frères.

30 Ceux qu'il destinait à cette ressemblance,
il les a aussi appelés; ceux qu'il a appelés, il en a fait des justes; et ceux qu'il a justifiés,
il leur a donné sa gloire.

ALLÉLUIA

R. **Alléluia:**

V. Célébrons la naissance

de la Vierge Marie: en elle, le rameau de Jessé a fleuri, par elle, Dieu, notre Dieu, nous bénit

R. **Alléluia.**

ÉVANGILE

« Elle mettra au monde un fils auquel tu donneras le nom de Jésus. »

Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu (1, 1-16.18-23)

(lecture brève : 1, 18-23)

1 Voici la table des origines de Jésus-Christ,
fils de David, fils d'Abraham:

2 Abraham engendra Isaac,
Isaac engendra Jacob,
Jacob engendra Juda et ses frères,

3 Juda, de son union avec Thamar,
engendra Pharès et Zara, Pharès engendra Esrom,
Esrom engendra Aram,

4 Aram engendra Aminadab,
Aminadab engendra Naassone, Naassone engendra Salmone,

5 Salmone, de son union avec Rahab, engendra Booz, Booz, de son union avec Ruth, engendra Jobed,
Jobed engendra Jessé,

6 Jessé engendra le roi David. David, de son union avec la femme d'Ourias, engendra Salomon,

7 Salomon engendra Roboam, Roboam engendra Abia, Abia engendra Asa,

8 Asa engendra Josaphat, Josaphat engendra Joram, Joram engendra Ozias,

9 Ozias engendra Joatham, Joatham engendra Acaz, Acaz engendra Ézékias,

10 Ézékias engendra Manassé, Manassé engendra Amone, Amone engendra Josias,

11 Josias engendra Jékonias et ses frères à l'époque de l'exil à Babylone.

12 Après l'exil à Babylone, Jékonias engendra Salathiel, Salathiel engendra Zorobabel,

13 Zorobabel engendra Abioud, Abioud engendra Éliakim, Éliakim engendra Azor,

14 Azor engendra Sadok, Sadok engendra Akim, Akim engendra Élioud,

15 Élioud engendra Éléazar, Éléazar engendra Matthan, Matthan engendra Jacob,

16 Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle fut engendré Jésus,
que l'on appelle Christ (ou Messie).

Début de la lecture brève:

18 Voici quelle fut l'origine de Jésus-Christ. Marie, la mère de Jésus, avait été accordée en mariage à Joseph;
or, avant qu'ils aient habité ensemble, elle fut enceinte par l'action de l'Esprit saint.

19 Joseph, son époux, qui était un homme juste, ne voulait pas la dénoncer publiquement;
il décida de la répudier en secret.

20 Il avait formé ce projet, lorsque l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit:

« Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse: l'enfant qui est
engendré en elle vient de l'Esprit saint ;

21 elle mettra au monde un fils, auquel tu donneras le nom de Jésus (c'est-à-dire: "Le-Seigneur-sauve"),
car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. »

22 Tout cela arriva pour que s'accomplisse la parole du Seigneur prononcée par le prophète:

23 voici que la Vierge concevra et elle mettra au monde un fils, auquel on donnera le nom d'Emmanuel,
qui se traduit: « Dieu-avec-nous ».

Credo in unum Deum**Prière sur les offrandes**

Dans son amour pour les hommes, que ton Fils unique vienne à notre secours, Seigneur; puisque sa naissance n'a pas altéré mais a consacré la virginité de sa mère, qu'il nous délivre aujourd'hui de nos péchés et te rende agréable cette offrande.

Prières eucharistiques (textes propres)

PE I Dans la communion de toute l'Église, nous célébrons le jour de la naissance de la Vierge Marie, que tu avais choisie depuis toujours pour être la mère du Sauveur, et nous voulons nommer en premier lieu cette Vierge bienheureuse, la Mère de notre Dieu et Seigneur, Jésus-Christ.

PE II Toi qui es vraiment saint, toi qui es la source de toute sainteté, nous voici rassemblés devant toi, et, dans la communion de toute l'Église, nous célébrons le jour de la naissance de la Vierge Marie, que tu avais choisie depuis toujours pour être la mère de notre Rédempteur et Sauveur, Jésus-Christ. Par lui, Dieu notre Père, nous te prions.

PE III C'est pourquoi nous voici rassemblés devant toi et, dans la communion de toute l'Église, nous célébrons le jour de la naissance de la Vierge Marie, que tu avais choisie depuis toujours pour être la mère de notre Rédempteur et Sauveur, Jésus-Christ. Par lui, Dieu tout-puissant, nous te supplions de consacrer toi-même les offrandes que nous apportons.

Antienne de communion Is 7, 14; Mt 1, 21

Voici que la Vierge enfantera un fils; c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés.

Prière après la communion

Par cette communion, Seigneur, tu refais les forces de ton Église; Donne-lui d'exulter de joie, heureuse de la nativité de la Vierge Marie qui fit lever sur le monde l'espérance et l'aurore du salut. Par Jésus.

Bénédictio solennelle

À la fin de la messe, le célébrant fait la salutation habituelle:

V. Le Seigneur soit avec vous.

R. Et avec votre esprit.

Le diacre ou le célébrant ajoute: « Préparez-vous à recevoir la bénédiction du Seigneur. »

Le célébrant dit alors : Dieu a voulu sauver l'homme par son Fils:

Il a choisi la Vierge Marie pour le mettre au monde;

qu'il vous envoie d'en haut toute grâce.

R. Amen.

Qu'il vous donne d'aimer cette Vierge sainte, qu'elle soit tout près de vous, enfants de Dieu, celle qui nous a donné l'auteur de la vie.

R. Amen.

Elle est près de son Fils, fêtez-la tous ensemble, demeurez dans la joie de son cantique d'action de grâce, le Seigneur bénit les fils de sa servante.

R. Amen.

Et que Dieu tout-puissant...

Le diacre ou le célébrant:

V. Allez dans la paix du Christ.

R. Nous rendons grâce à Dieu.



LA PARABOLE DES TALENTS EN MATTHIEU 25, 14-30

14 C'est comme un homme qui partit au loin: il appela ses propres serviteurs et il leur livra ses biens.

15 À l'un il donna cinq talents, à un autre, deux, à un autre un: à chacun selon la propre force, et il partit au loin. Aussitôt,

16 celui ayant reçu les cinq talents œuvra en eux: il gagne cinq autres.

17 De même celui des deux: il gagna lui aussi deux autres.

18 Mais celui ayant reçu un, s'éloignant, fora en terre et cacha l'argent de son maître.

19 Après beaucoup de temps vient le maître de ces serviteurs. Il soulève ensemble une parole avec eux.

20 Et s'approchant, celui ayant reçu les cinq talents présenta cinq autres talents, disant: « Maître, cinq talents tu m'as livrés. Vois! Cinq autres talents j'ai gagnés! »

21 Son maître lui dit: « Bien, serviteur bon et fiable. Sur peu, tu as été fiable; sur beaucoup je t'établirai. Entre dans la joie de ton maître. »

22 S'approche aussi celui des deux talents et dit: « Maître, deux talents tu m'as livrés. Vois deux autres talents j'ai gagnés! »

23 Son maître lui dit: « Bien, serviteur bon et fiable. Sur peu, tu as été fiable; sur beaucoup je t'établirai. Entre dans la joie de ton maître. »

24 S'approchant aussi, celui ayant reçu un unique talent dit: « Maître, j'ai appris à connaître toi: tu es un homme dur, moissonnant où tu n'as pas semé, rassemblant d'où tu n'as pas dispersé.

25 Et j'ai craint: m'éloignant, j'ai caché ton talent dans la terre, Vois: tu as ce qui est tien ».

26 Son maître répond et lui dit: « Mauvais serviteur, et hésitant! Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, que je rassemble d'où je n'ai pas dispersé.

27 Tu devais toi donc placer mon argent chez les banquiers. Et, venant, moi, j'aurais recouvré ce qui est mien, avec un intérêt.

28 Prenez-lui donc le talent et donnez à celui qui a les dix talents.

29 Car: à celui qui a, il sera donné, et il aura du surplus. Mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera pris.

30 Et le serviteur inutilisable, expulsez-le dehors dans la ténèbre, l'extérieure: là sera le pleur et le grincement de dents. »

SOULEVER UNE PAROLE

Il est difficile de soulever une parole quand l'un des deux partenaires de l'alliance a failli. En effet, toute prise de parole de la part de celui qui n'a pas failli pourra être entendue non seulement comme reproche - qui a sa dimension positive de chemin vers la vérité, passant par un rappel de l'histoire - mais aussi comme jugement et condamnation.

Et toute parole de la part de celui qui a failli risque d'être une justification ; justification qui relit l'histoire autrement, la détourne, pour minimiser la douleur de la trahison.

Il est difficile de soulever une parole autour d'une faute, d'un péché. Le maître a attendu longtemps avant de venir, comme s'il redoutait ce face-à-face. En effet, comment reprocher sans juger ? Comment respecter la liberté de l'autre ? Comment faire mémoire avec le lâche de l'alliance qui a été fondée sur un don, non pour le culpabiliser, mais pour signifier qu'elle est toujours offerte et vivante ? Comment l'offensé peut-il trouver les mots pour dire : « *Tu es dur* » sans se culpabiliser ?

Qu'il est difficile de soulever une parole quand elle prend l'apparence du contraire de ce qu'elle signifie en profondeur, quand elle explicite la crise (mais elle ne la provoque pas, en effet la crise est déjà là depuis longtemps, sans être nommée) alors qu'elle veut la paix et la réconciliation. Bien des peurs sont à traverser avant d'oser soulever la parole. Mais ne jamais le faire, c'est renoncer à l'alliance, c'est faire comme si elle n'était pas importante, fondatrice, c'est désespérer de la parole elle-même.

Le mensonge a belle apparence, comme le fruit du jardin de l'Éden. Il semble une bonne porte de sortie. Il paraît si honorable de noircir le tableau, de se plaindre du passé, pour adoucir la fermeture du cœur. Dire : « *C'est toi qui es dur* » évite à l'offenseur de perdre la face, tandis que confesser : « *Je suis dur, pardonne-moi* » lui semble trop lourd à avouer.

L'attitude du troisième serviteur exprime un divorce, une rupture de l'alliance ; il ne veut pas vivre de la relation qui s'origine dans le don du maître.

Et le maître, pour signifier le maintien de l'alliance et du don, accepte la logique du divorce. Il ne fait pas comme si la rupture n'avait pas été déclarée et consommée par le partenaire. Ne pas le faire, ne pas prendre en compte l'éloignement pris par le serviteur en évitant de le mettre dans la ténèbre

extérieure, serait en effet minimiser l'importance de l'alliance, comme si elle n'était pas essentielle pour vivre.

Dans la rupture, nous pensons qu'il y a un offenseur et un offensé, un qui a donné la confiance et un qui a trahi, un qui demande des comptes et un qui doit rembourser.

Mais ici, dans la parabole, le maître n'est pas le premier offensé, et d'ailleurs il ne demande pas réparation. L'offenseur est en même temps l'offensé : c'est le serviteur propre qui est offensé en refusant d'être ce qu'il est. Ce qui est mis à mal, c'est le serviteur dans sa relation avec son maître ; et c'est de cela que souffre ce dernier. Et pour éviter de reconnaître son rôle - offenseur et offensé - il reporte sur son maître cette confusion : je t'ai offensé parce que toi, tu es offenseur, tu es dur.

Celui qui subit la rupture de la relation maître-serviteur n'est pas exactement l'offensé ; il est surtout malheureux du malheur de l'autre. Dans ce sens, pour lui l'alliance perdure : il vit de la relation, c'est-à-dire qu'il est heureux du bonheur de l'autre et malheureux du malheur de l'autre. Il croit toujours en l'alliance, vitale pour la relation et la vie de chacun ; il vit toujours de la relation, même si elle n'a pas beau visage. Il demeure dans l'alliance, allié à l'autre dans son malheur. La parole de l'autre garde valeur pour lui, et c'est ce qu'il signifie en prenant au mot son serviteur : dans l'alliance, ta parole est ma parole. Il ne cherche pas à se défendre quand on lui dit qu'il est dur. Ce qui compte n'est pas ce qu'il est en soi, mais ce qu'il est pour les autres. Il croit que le serviteur vivra s'il renoue, lui aussi, avec l'alliance. Comment peut-il renouer avec l'alliance s'il n'a pas compris qu'il en était sorti, s'il ne ressent pas l'effet mortifère de cette sortie ?

Soulever (συνάγειν) la parole peut paraître difficile, un fardeau trop lourd. « *Levez (αἰρεῖν) mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur* » (Mt 11, 29).

« *Qui nous roulera la pierre ?* » se disent les femmes en allant au tombeau le matin de la Résurrection (Mc 16, 3). Marie de Magdala s'aperçoit que la pierre est enlevée (ἀἴρειν) (Jn 20, 1). Un ange s'est assis dessus, et dit aux femmes : « *Ne craignez pas* » (Mt 28, 2s).

Extrait de « L'énigme des talents »

LA PURIFICATION DE L'ORGUEIL



L'orgueil

PENSÉES :

« Le démon de l'orgueil est celui qui conduit l'âme à la chute la plus grave. Il l'incite, en effet, à ne pas reconnaître l'aide de Dieu, mais à croire qu'elle est elle-même la cause de ses bonnes actions, et à regarder de haut [ses] frères en les considérant tous comme inintelligents parce qu'ils ignorent cela à son sujet. Viennent à sa suite la colère, la tristesse et, ce qui est le dernier des maux, l'égarement (ekstasis) d'esprit, la folie, la vision d'une foule de démons dans l'air » (Évagre le Pontique, Traité pratique, chap. XIV).

FORME :

Il faut distinguer entre un orgueil instinctif et dominateur, et l'orgueil de l'esprit.

L'ORGUEIL DOMINATEUR

C'est une certaine orientation des tendances agressives. Cependant il ne s'agit pas de faire quelque chose contre autrui ou contre ses biens, mais de chercher à se mettre au-dessus de lui, en s'imposant à lui par la force ou tout autre moyen s'il le faut. Dans cette volonté de puissance et de domination sur autrui transparait la racine de l'orgueil qui se préfère absolument et se considère comme supérieur à tous. C'est l'arrogance de l'homme fort qui veut dominer ses semblables et le monde.

La volonté de puissance s'appuie sur l'instinct animal de domination qui pousse un mâle, dans un groupe d'animaux, à conquérir et à exercer sa suprématie sur les autres. La prise de pouvoir s'exerce autant par des attitudes qui imposent que par des combats ouverts, un certain comportement de chef, un ton de voix qui n'admet pas de réplique.

L'ORGUEIL DE L'ESPRIT

L'orgueil dont il est question ici est autre chose que la volonté de puissance, tout comme l'humilité et la modestie, qui sont contraires à l'orgueil, différent de la soumission et de l'obéissance. L'orgueil est davantage un péché de l'esprit qu'un mouvement de l'instinct. On peut être très orgueilleux sous des apparences modestes et sans avoir les moyens d'imposer sa domination sur autrui — sauf en imagination par

des délires de grandeur compensatoires. Il suffit de se croire supérieur à tous. L'orgueil est avant tout une estime exagérée de soi.

Cette dernière n'est pas à confondre avec une certaine estime de soi, ou un certain esprit de compétition ou d'émulation, qui sont désirables pour tendre à la perfection de son être. Elle diffère également de la magnanimité de l'esprit qui désire accomplir de grandes choses et d'une surestimation de soi névrotique) due à des frustrations affectives. L'orgueil, lui, est la prétention sans fondement à s'attribuer des mérites, réels ou non, qui ne nous sont pas imputables. Fondamentalement, tous nos dons - comme le mot l'exprime - viennent de Dieu. Nous n'en sommes que les dépositaires ayant l'obligation de faire fructifier le capital reçu. Nous n'en sommes pas les propriétaires. Or l'orgueilleux agit comme si tout venait de lui, ou était dû à son mérite. À la limite, il veut prendre la place de Dieu. C'est la révolte prométhéenne de l'athéisme moderne. Elle s'exprime dans le «non serviam» du refus d'obéissance à Dieu.

Au niveau des causes secondaires, nous n'avons pu acquérir nos qualités sans le secours des autres, de notre entourage familial et social, qui nous ont transmis les richesses du progrès et de la culture accumulées par les générations antérieures. L'orgueil est une sorte d'aveuglement qui voit tout en fonction de son désir de grandeur personnelle démesuré.

Mais certainement l'orgueil le plus dangereux pour le moine est l'orgueil spirituel qui l'incite à voir en lui-même la cause de ses bonnes actions, supposées ou réelles. Il le mène à la perte de ses vertus, et finalement, disent les Pères, à la folie (on pense au triste sort de Nietzsche). L'orgueil est une perturbation radicale de la droite raison, une négation de l'ordre des choses. Sa fin ultime ne peut être que la démence ; en réalité, elle va rarement jusqu'à cette extrémité.

REMÈDES :

- « Rappelle-toi ta vie d'autrefois, et tes anciennes fautes, comment tu étais sujet aux passions, toi qui, par la miséricorde de Dieu, es parvenu à l'impassibilité, comment aussi le monde, dont tu es sorti, t'avait infligé de nombreuses et fréquentes humiliations. Réfléchis encore à ceci :

qui est-ce qui te protège [au] désert ? Qui éloigne les démons qui grincent des dents contre toi ? De telles pensées [...] engendrent l'humilité et ferment la porte au démon de l'orgueil » (Évagre Le Pontique, *Traité pratique*, chap. XXXIII).

— L'antithèse de l'orgueil est l'humilité. L'humilité est modeste et chasse cette vanité qui ouvre la porte à l'orgueil. Le regard qu'elle pose sur soi n'est ni sévère ni accusateur, mais sobre et réaliste. Elle a le sens de l'humour, c'est-à-dire des justes proportions du réel. Face aux espaces illimités du ciel et à l'Amour cloué sur une croix, elle se sait petite et lointaine. Elle ne porte ni fard ni masque pour se cacher, à elle-même ou à autrui. Elle se montre et se laisse connaître telle qu'elle est. Elle est vraie.

— Comme l'humilité ne peut pas s'acquérir par un labeur ascétique direct, il est préférable d'orienter notre effort vers l'acquisition de la vérité et une connaissance lucide de nous-mêmes. Cette vérité nous saisit lorsque, dans la lumière de la foi et la contemplation, nous comprenons existentiellement notre néant et notre dépendance absolue à l'égard de Dieu, perçu pour ce qu'il est, le Tout. Cette vérité, il faut l'assumer, l'aimer et la vivre ; cela est possible dans la foi au Dieu-Amour.

Tout est grâce de Dieu. La pureté de cœur ne peut être obtenue par nos seules forces. Elle est donc de la miséricorde divine (voir *Je 1, 17*). Certes, la grâce n'agit pas sans nous. Mais elle rend possible notre libre coopération, elle fructifie dans notre effort. « Ce n'est pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi » (*1 Co 15, 10* ; voir *Ph 2, 13*), dit Paul, qui accomplit Ses œuvres étonnantes. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire », dit le Christ dans l'Évangile de saint Jean *Un 15, 5* (voir *Ps 126, 1-2* ; voir *Rm 9, 16*).

— Ce que Dieu promet est si grand qu'en regard, nos efforts apparaissent sans commune proportion. Nous devons Le voir en face.

Il ne s'agit pas de renier les dons de Dieu mais de les reconnaître comme tels et d'en glorifier leur auteur. « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier, comme si vous ne l'aviez pas reçu ? » (*1 Co 4, 7*). L'humilité n'est pas dépréciation anxieuse (et souvent mensongère), mais action de grâce, simplicité et joie.

Le bon larron, David le pénitent et tant d'autres sont là pour nous rappeler la souveraineté de la grâce et de la miséricorde. Je vous laisse le soin d'entreprendre une lecture de la Bible en ce sens.

La vraie humilité n'est pas une donnée abstraite. Elle restructure tout l'être. Elle provient de la vérité (sur Dieu, le monde, nous-mêmes) vécue dans la douceur et la simplicité de cœur. Elle ne s'obtient pas sans un renoncement total aux biens de ce monde. Elle est soumission aux supérieurs et même obéissance aux frères à qui elle témoigne une charité sincère en ne consentant jamais à les blesser, ni à les contrister. Elle supporte toute injure et toute difficulté avec patience. Elle vit dans la lumière de Dieu et de l'éternité. Pour toute la tradition, ses fruits sont amour, paix et joie.

Saint Augustin est allé jusqu'à dire qu'il est utile à l'orgueilleux de tomber dans un péché manifeste d'où il puisse tirer remède pour son orgueil (*De Civitate Dei, I, XIV*).

L'orgueil est la passion la plus difficile à déraciner. Mais ayons confiance : ce qui est au-dessus de nos forces, Dieu peut l'opérer en mettant à Son service les événements de notre vie, car Il est maître de l'histoire.

« Il y a une humilité due à la crainte de Dieu et une autre à l'amour envers Lui ; la première fait redouter le Seigneur, la seconde a la joie pour principe. La première se montre toujours modeste en toutes choses, tempérée dans la vie sensible, contrite dans le cœur ; la seconde apparaît intensément simple ; le cœur alors s'élève sans que rien ne puisse le restreindre » (*Isaac le Syrien, Sentences, CX*).

L'orgueilleux ne veut se soumettre à personne. Il sait toujours mieux que les autres. Il ne veut jamais agir autrement que selon son propre jugement. L'humble se soumet à Dieu : directement par les commandements, ou indirectement dans la personne de ceux qui représentent Dieu sur terre. Un comportement de soumission extérieure n'atteint pas le niveau de l'esprit où s'enracine l'orgueil, surtout quand elle est exigée sous peine de punitions. Car elle engendre alors une obéissance passive, plutôt subie qu'acceptée, ou encore la révolte et le rejet de toute autorité. Seule une obéissance filiale, librement et lucidement consentie de l'intérieur, a le pouvoir de changer le cœur de l'homme. Par ailleurs, plus ce dernier prend conscience de sa personnalité et de ses droits, plus il accède à la culture et moins il supporte d'être traité sans que soit pris en compte son jugement, son sentiment ; il veut être compris avant de recevoir un ordre.

- L'humilité est le visage sous lequel nous apparaît la connaissance de Dieu, puisée dans la prière et l'amour. Connaissance de la gloire de Dieu qui a resplendi sur la face du Christ (voir

2 Co 4, 6). Notre humilité est le visage même du Christ inscrit dans notre cœur par Son Esprit. C'est pourquoi elle ne peut être connue : elle est en effet un grand mystère. Le seul remède à notre orgueil égocentrique, c'est l'Amour du Christ en nous. Regardons le Christ pour être, comme lui, « doux et humble de cœur ».

Les Pères aimaient opposer le Christ et Satan, l'humilité (voir Ph 2, 5-11) et l'orgueil (voir Is 14, 14) ou, pour le dire comme Augustin, « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi » et « l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu » (in Civitate Dei, Livre XIV).

« L'humilité est la parure de la divinité. D'elle s'est revêtu le Verbe fait chair, à travers le corps duquel elle est devenue nôtre. Quiconque

s'en revêt réellement s'assimile à Celui qui est descendu de sa splendeur, en recouvrant sa gloire d'humilité, afin que la création ne fût point consumée par sa vue trop manifeste » (Isaac le Syrien, Sentences, LXXIII).

« Jésus-Christ est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans désespoir » (Pascal, Pensées, n° 528).

« La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère » (Pascal, Pensées, n° 527).

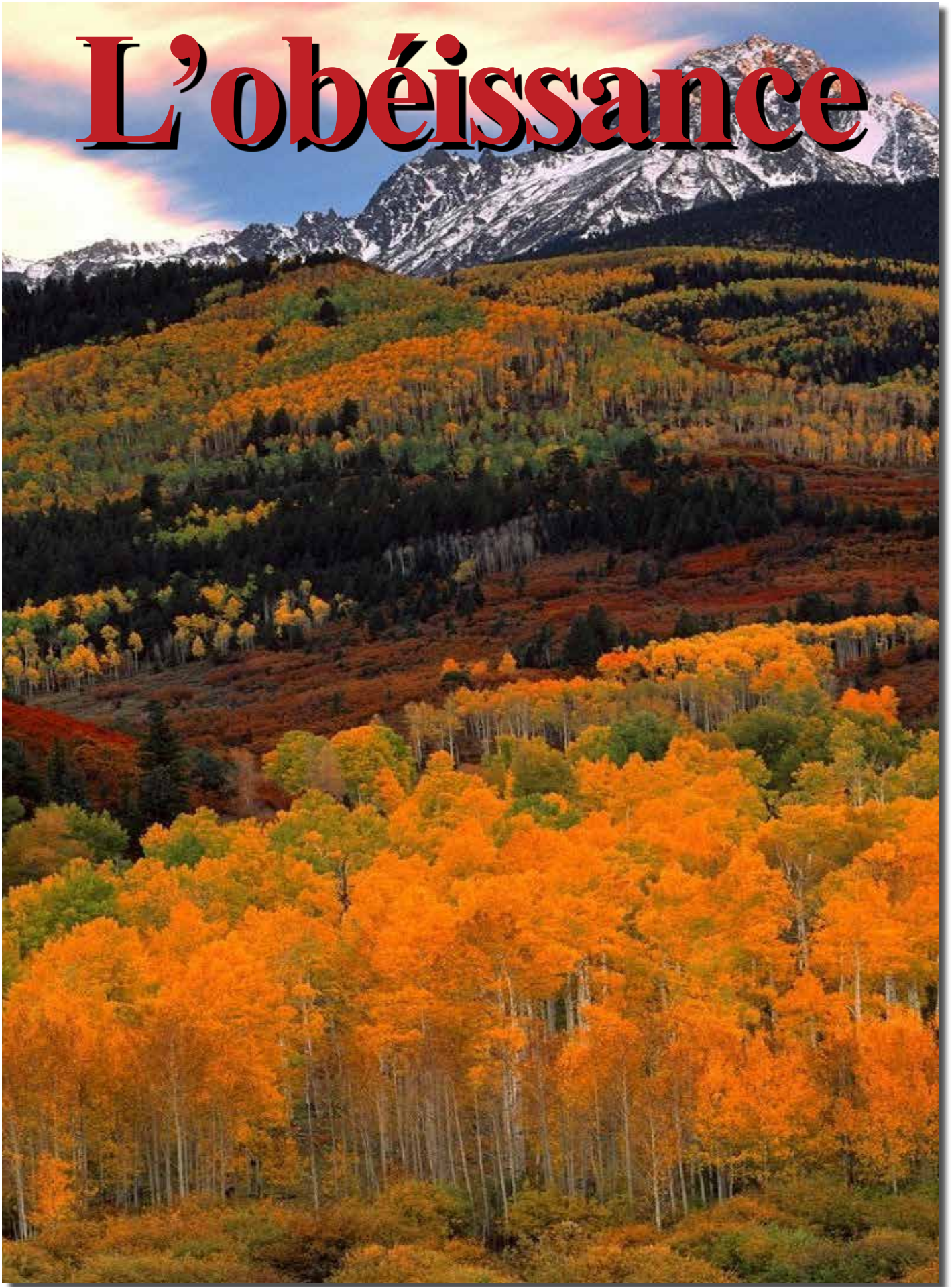
(...suite)

Extrait du

« Discernement des esprits par un chartreux »



L'obéissance



Les textes que nous allons citer, avec un minimum de commentaires, avec pour unique thème l'obéissance, tracent un grand idéal auquel nous devons essayer peu à peu de conformer notre comportement. Ils sont à méditer dans un esprit de foi et d'amour.

LE PLUS HUMBLE SERVITEUR DE TOUS

Nous demandons à être reçus à la Profession religieuse comme « *le plus humble serviteur de tous* ». Devant Dieu et ses saints, nous promettons obéissance. L'histoire montre qu'il y a là un choix délibéré : nos Pères ont voulu se vouer à l'obéissance de façon ouverte.

RETOUR, À DIEU PAR LE LABEUR DE L'OBÉISSANCE

« *Par le labeur d'une obéissance difficile, nous revenons au Dieu dont notre premier père se sépara en suivant la voie facile de la désobéissance* » (SR 4.35.8).

Le vœu d'obéissance réalise une dépossession de soi, un renoncement radical à mener sa vie selon sa volonté propre. Le profès n'a plus pouvoir sur rien, pas même sur sa personne

À LA SUITE DU CHRIST, OBEISSANCE AU PÈRE

« *À l'exemple du Christ Jésus, venu pour faire la volonté du Père, et pour apprendre à connaître par sa Passion l'obéissance, sous la forme de serviteur qu'il avait voulu prendre, le moine par la Profession se soumet au Père qui représente Dieu, et s'efforce ainsi de laisser le Christ atteindre en lui sa pleine stature.* »

UNION AVEC LE PÈRE

Toute notre activité doit jaillir de notre communion d'amour avec le Père, la communion la plus sûre, celle des volontés, réalisée par l'obéissance.

« *Laissons notre activité jaillir toujours de la source intérieure, à l'image du Christ, qui agit sans cesse en union avec le Père, en sorte que le Père, demeurant en lui, est l'auteur même de ses œuvres. Nous accompagnerons ainsi Jésus dans sa vie humble et cachée de Nazareth, soit par notre prière adressée au Père dans le secret, soit par notre travail, accompli dans l'obéissance sous le regard du Père.* »

DON TOTAL : DÉPOSSESSION TOTALE DE SA VOLONTÉ PROPRE PAR LA PROFESSION

« *La Profession faite, celui qui vient d'être reçu se sait désormais tellement étranger à toute chose du monde qu'il n'a plus pouvoir sur rien, pas même sur sa personne. Tous ceux qui ont décidé de vivre sous une règle ont à garder l'obéissance avec un soin extrême ; si en effet, par malheur, l'obéissance venait à manquer, tous ces efforts demeureraient sans fruit. D'où la parole de Samuel : "Mieux vaut l'obéissance que les victimes ; se soumettre à*

plus de prix qu'offrir la graisse des béliers " ».

Le vœu d'obéissance réalise une dépossession de soi, un renoncement radical à mener sa vie selon sa volonté propre. Le profès n'a plus pouvoir sur rien, pas même sur sa personne. Il a donné l'arbre, les fruits ne lui appartiennent plus. Il doit montrer une disponibilité entière à la volonté de Dieu. « *Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute* » (1 S 3, 9). L'obéissance est essentielle à toute vie religieuse, mais le solitaire en a besoin plus qu'un autre. Il a besoin d'une règle de vie et personne ne le surveille.

Saül a reçu la mission d'exterminer Amaleq, de le vouer à l'anathème, y tuant tout être vivant (cf 1 S 15, 2-3). (Ne nous arrêtons pas aux mœurs de l'époque.) Il battit les Amalécites, mais épargna le roi et les meilleurs animaux, non pour lui-même, mais pour les sacrifier à Dieu. « *J'ai obéi à Yahvé, répondit-il à Samuel. J'ai fait l'expédition où*

il m'envoyait » (1 S 15, 13), mais en corrigeant l'ordre du Seigneur selon son idée à lui. La réponse de Samuel est fulgurante. On suit la volonté de Dieu, ou on suit la sienne. Saül a rejeté la Parole du

Seigneur, il sera rejeté à son tour.

« *Le Seigneur aime-t-il les holocaustes et les sacrifices autant que l'obéissance à la parole du Seigneur ? Non ! L'obéissance est préférable au sacrifice, la docilité à la graisse des béliers. Mais la révolte vaut le péché de divination, et l'opiniâtreté, la sorcellerie. Puisque tu as rejeté la Parole du Seigneur, il t'a rejeté, tu n'es plus roi.* »

Il ne faut pas exclure, bien entendu, la spontanéité d'un cœur généreux qui soumet ses initiatives au contrôle du supérieur, mais seulement la recherche subtile de soi et souvent l'indiscrétion de la volonté propre, de l'affirmation d'un petit moi : il y a des personnes qui semblent généreuses aussi longtemps qu'elles peuvent agir à leur guise, avec indépendance ; les mêmes actes, sous l'obéissance, leur semblent sans intérêt. C'est leur propre volonté qu'il leur plaît de faire, non celle de Dieu.

« *Pourquoi revendiques-tu la propriété de toi-même, plutôt que celle de n'importe quel homme ou de n'importe quel champ, puisque en toi rien n'est davantage ton œuvre qu'en eux ? De quel droit réclamer pour toi ce que tu n'as pas créé, pas plus que tu ne t'es créé toi-même ?* »

LES QUALITÉS DE NOTRE OBEISSANCE : HUMILITE, PATIENCE, AMOUR

« *De vous, mes bien-aimés frères convers, je dis : mon âme glorifie le Seigneur, car je considère la magnificence de sa miséricorde sur vous, d'après l'exposé de votre prier et père très aimant, qui est rempli de joie et de fierté à votre sujet. Je me réjouis moi aussi, car bien que vous n'avez pas la science des lettres, le Dieu Tout-Puissant grave de son doigt dans vos cœurs non seulement l'amour, mais la*



connaissance de sa loi sainte : vous montrez en effet par vos œuvres ce que vous aimez et ce que vous connaissez. Car vous pratiquez avec tout le soin et le zèle possibles la véritable obéissance, qui est l'accomplissement des vouloirs de Dieu, la clef et le sceau de toute l'observance spirituelle: jamais elle n'existe sans une grande humilité et une patience insigne, et toujours elle s'accompagne d'un chaste amour du Seigneur et d'une authentique charité.

Il est par là évident que vous recueillez avec sagesse le fruit tout suave et vivifiant des divines Écritures » (Lettre de saint Bruno à ses fils chartreux, II, 3).

Ce texte précieux de saint Bruno montre l'importance capitale de l'obéissance,

«l'accomplissement des vouloirs de Dieu, la clef et le sceau de toute l'observance spirituelle». Pour Bruno, elle est inséparable d'« un chaste amour du Seigneur et d'une authentique charité » : elle est le fruit de l'amour, la Parole de Dieu, accueillie en vérité, prenant chair dans nos actes concrets ; elle se rencontre toujours en compagnie de ses sœurs, l'humilité et la patience. Nous avons ici un résumé de toute la tradition monastique, un chemin très sûr pour aller à Dieu.

OBÉISSANCE DE BON GRÉ ET JOYEUSE : LIBERTÉ D'ESPRIT

« En tout temps le prier peut nous ordonner un travail ou service utile au bien commun : nous l'acceptons volontiers, dans la joie de la charité, car au jour de notre Profession nous avons demandé à être reçu comme le plus humble serviteur de tous. Mais un travail confié à un moine du cloître doit toujours lui laisser une liberté d'esprit

suffisante, et ne pas faire naître le souci du gain ou du délai à observer. Au solitaire, plus attentif à maintenir son regard sur le but que sur l'œuvre, il faut donner le moyen de conserver toujours son cœur en éveil. En outre, pour que le moine

puisse demeurer en solitude dans la paix et l'équilibre, il sera souvent opportun de lui laisser une certaine liberté dans l'organisation de son travail. »

Montrons de la promptitude et de la joie - le Seigneur aime celui qui donne joyeusement – en faisant ce qui nous est demandé, sachant subordonner nos préférences personnelles au bien commun de tous. On laisse beaucoup

Montrons de la promptitude et de la joie - le Seigneur aime celui qui donne joyeusement – en faisant ce qui nous est demandé, sachant subordonner nos préférences personnelles au bien commun de tous



de champ à notre responsabilité pour organiser notre travail de façon à le faire en union avec le Seigneur, dans la paix et le recueillement. Cela n'exclut pas un travail sérieux, bien fait - au contraire, nous travaillons pour le Seigneur et nos frères, mais que tout soit fait dans la paix, avec calme, dans le Seigneur, sans nous faire sortir d'une atmosphère contemplative.

OBÉISSANCE ACTIVE : COLLABORATION DANS LA RÉALISATION DU BIEN COMMUN

« Celui à qui une fonction est confiée l'acceptera simplement, sachant qu'un refus blesserait non seulement l'obéissance mais aussi peut-être la charité envers le supérieur, souvent accablé de soucis. Reconnaisant dans la décision de celui-ci un signe de la volonté divine, il assumera la charge commise à ses soins et collaborera avec le supérieur de tout son pouvoir, conscient de coopérer ainsi à l'édification du Corps du Christ selon le dessein de Dieu. »

Nous n'oublions pas que le supérieur est notre frère dans le Christ, une personne, et non seulement une instance d'autorité. La considération humaine et la vraie charité doivent régner dans nos relations avec lui — et non des attitudes de révolte adolescente ou d'indépendance intraitable et égoïste. Nous appartenons au Christ, non à nous-mêmes. Notre temps, notre activité, c'est à lui d'en disposer.

La même attitude convient aux frères, qui ne sont pas des exécuteurs passifs, mais des adultes responsables.

« Pour la marche des obédiences et pour tout ce qu'ils ont à leur usage, les frères se conforment aux dispositions du prieur et du procureur, mettant en œuvre leurs aptitudes naturelles et les dons de la grâce dans l'accomplissement des tâches qui leur sont confiées. L'obéissance, ainsi, dilate notre liberté d'enfants de Dieu, et par cette soumission volontaire, ils concourent à l'édification du Corps du Christ selon le plan divin. »

ATTENTION AUX PERSONNES

Une collaboration véritable exige un dialogue entre le supérieur et les sujets concernés, non seulement pour faciliter l'exécution de la tâche, mais aussi pour l'élaboration de la décision ; le tout dans une atmosphère de déférence et de respect.

« Avant de traiter une question importante concernant l'obéissance

d'un officier, le supérieur entendra celui-ci et s'efforcera de prendre la décision d'un commun accord avec lui. Les officiers accepteront toujours ses dispositions avec une déférence filiale » (SR 3.23.19).

DOCILITÉ

Mais nous ne sommes pas seuls dans notre cheminement. Les anciens, surtout le prieur, nous offrent l'aide de leur expérience et de leur charité. Nous devons, en toute humilité, les écouter, «en esprit de douceur ». Une certaine

Une collaboration véritable exige un dialogue entre le supérieur et les sujets concernés, non seulement pour faciliter l'exécution de la tâche, mais aussi pour l'élaboration de la décision ; le tout dans une atmosphère de déférence et de respect



L'obéissance est un acte de foi ; la désobéissance est le résultat de l'incrédulité.

Edwin Louis Cole



docilité respectueuse, qui est une perfection de la vertu d'obéissance, nous rend perméables à la tradition, et à la sagesse, souvent fort discrète, accumulée par l'expérience. À l'opposé, il y a le commençant qui croit toujours savoir mieux et qui se montre critique envers tout. Il perd son temps, c'est le moins qu'on puisse dire, et il risque de tout réduire à sa propre mesure, nécessairement étroite et partielle. Je n'exclus pas du tout l'apport réel que chacun et chaque époque contribuent à ajouter à la tradition, mais l'attitude, au fond orgueilleuse, d'être tout seul la mesure de tout. La capacité d'apprendre, et donc de progresser, consiste au plus haut point à accueillir les corrections que, de temps en temps, nous méritons tous, et qui nous ramènent affectueusement sur le bon chemin. S'entêter contre celles-ci, c'est détruire le processus de croissance du moine, du retour à Dieu par une obéissance humble et laborieuse.

LIBERTÉ DE L'ESPRIT

« Le maintien de notre propos dépend plus de la fidélité de chacun que d'une accumulation de lois, d'une adaptation des usages, ou même de l'action des prieurs. Il ne suffirait pas de leur obéir, ni de garder exactement la lettre des Statuts, si nous ne savions aussi nous laisser conduire

par l'Esprit pour sentir et vivre selon l'Esprit. Le moine, dès le début de sa nouvelle existence, se trouve placé en solitude et laissé à ses propres choix. Il n'est plus enfant, mais homme : qu'il ne se laisse donc pas balloter à tout vent, mais sache reconnaître ce qui plaît à Dieu et s'y conformer spontanément, mettant en œuvre, avec

une sobre sagesse, la liberté d'enfant de Dieu dont il est responsable devant le Seigneur. Que nul pourtant ne se fie à son propre jugement : car celui qui néglige d'ouvrir son cœur à un guide sûr risque, faute de discrétion, d'avancer moins qu'il

ne devrait, ou de s'épuiser à trop courir, ou de s'endormir à force de traîner» (SR 4.33.2).

La liberté de l'enfant de Dieu est le fruit d'une docilité parfaite à l'Esprit : se laisser conduire par l'Esprit, sentir et vivre selon l'Esprit, et ainsi se conformer spontanément à ce qui plaît à Dieu, voilà l'idéal. Cherchons plutôt, humblement, patiemment et avec persévérance, à cultiver le germe que nous en avons reçu.

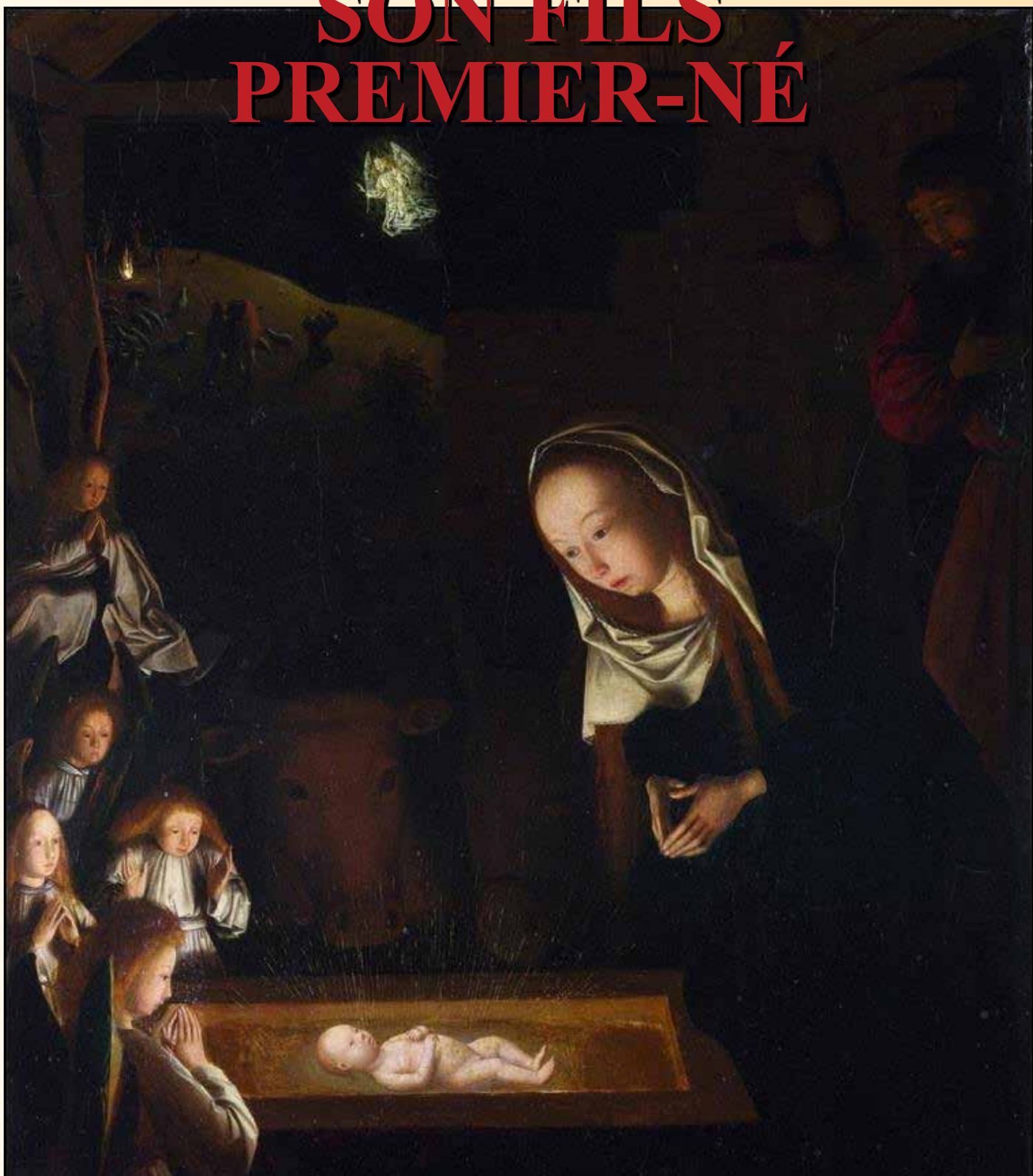
Le dernier mot de l'obéissance est cette liberté de l'amour vrai ; je vous la souhaite.

Extrait de

« La liberté de l'obéissance par un chartreux »

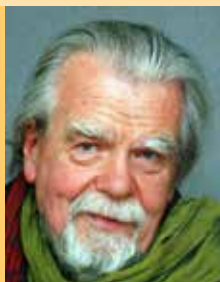
La liberté de l'enfant de Dieu est le fruit d'une docilité parfaite à l'Esprit : se laisser conduire par l'Esprit, sentir et vivre selon l'Esprit, et ainsi se conformer spontanément à ce qui plaît à Dieu, voilà l'idéal

ELLE ENFANTA SON FILS PREMIER-NÉ



Geertgen tot Sint Jans (y. 1465-v. 1495), La Nativité, la nuit, 1490, Londres, National Gallery

Les foyers de lumière me fascinent ici: le premier, c'est le corps du petit Jésus lui-même qui émet ses rayons et éclaire toute la crèche, surtout le si beau visage ovale de sa mère ; le deuxième, c'est l'ange dans le ciel qui émet un nimbe se projetant sur le sol de la butte ; le troisième, c'est le feu qu'ont allumé les bergers et qui luit faiblement. J'y vois une subtile représentation de la gradation entre les rayonnements, partant du divin à l'humain.



« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronnée d'étoiles, mais plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.

Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.

Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca,

Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet, Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...

J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.

Michael Lonsdale

*E*n ce temps-là parut un édit de César Auguste, ordonnant un recensement de toute la terre.

Ce premier recensement eut lieu pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie.

Tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville.

Joseph aussi monta de la Galilée, de la ville de Nazareth, pour se rendre en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, afin de se faire inscrire avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte.

Pendant qu'ils étaient là, le temps où Marie devait accoucher arriva et elle enfanta son fils premier-né. Elle l'emballota, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

Luc 2, 1-7

MON FILS, MON DIEU, MON CHER TRÉSOR, TU DORS



Piero della Francesca (v. 1416-1492), *La Nativité*, 1470-1475, Londres, National Gallery

Je suis allé souvent me recueillir devant ce tableau singulier lorsque j'habitais Londres. Les anges musiciens sont débordants de joie au sein d'un paysage austère qu'on domine comme à vol d'oiseau sur la gauche. Les bergers à droite discutent, comme indifférents. L'enfant lève les bras, peut-être en cadence, tandis que Marie, grave et recueillie, prie, habillée du bleu de la royauté céleste, du blanc de sa virginité et du rouge de la Passion à venir de son fils.

Les cieux ont suspendu leur douce harmonie, lorsque Marie a chanté pour endormir Jésus.

De sa voix divine, la Vierge de beauté, plus brillante qu'une étoile, disait ainsi :

Mon fils, mon Dieu, mon cher trésor, tu dors ; et moi, je meurs d'amour pour ta beauté.

Dans ton sommeil, ô mon bien, tu ne regardes pas ta mère ; mais l'air que tu respirez est du feu pour moi.

Tes yeux fermés me pénètrent de leurs traits ; que sera-ce de moi quand tu les ouvriras ?

Tes joues de rose ravissent mon cœur ! Ô Dieu ! Mon âme se meurt pour toi.

Tes lèvres charmantes attirent mon baiser ; pardonne, ô chéri, je n'en puis plus.

Elle se tait et, pressant l'enfant sur son sein, elle dépose un baiser sur son divin visage.

Mais l'enfant aimé se réveille ; et de ses beaux yeux pleins d'amour, il regarde sa mère.

Ô Dieu ! Pour la mère, ces yeux, ces regards, quel trait d'amour qui blesse et traverse son cœur !

Et toi, mon âme, si dure, tu ne languis pas à ton tour, en voyant Marie languir de tendresse pour son Jésus ?

Divines beautés, je vous ai aimées tard, mais désormais je brûlerai pour vous sans fin.

*Saint Alphonse de Liguori,
Le Sommeil de l'enfant Jésus*



Prières

PRIÈRE POUR TOUS CEUX QUE TU APPELLES À TA SUITE

Dieu notre Père, par Jésus le Verbe fait chair et Marie sa mère, nous te prions pour tous ceux que tu appelles à te suivre, au service du Royaume. Comme Marie, humble servante du Seigneur, qu'ils sachent discerner ta volonté dans les événements de leur vie et qu'ils aient le courage de répondre Oui à ton appel. Comme Marie, qui vivait de Jésus et « gardait toutes choses en son cœur », qu'ils soient attentifs à la parole de Dieu, manifestée dans l'Écriture et les appels de l'Église. Comme Marie « qui avait les yeux fixés uniquement sur Jésus », qu'ils marchent à la suite du Christ, attendant tout de lui, ne préférant rien à son amour. Père infiniment bon, par Marie, accorde à ceux que tu appelles à ta suite, d'être, dans l'Église et pour le monde, les signes du Royaume à venir. **Amen.**

Cardinal François Marty

PRIÈRE POUR L'UNITÉ

Permits, Seigneur, que tes fidèles, dispersés dans le monde entier, gardent avec soin la foi reçue des apôtres. Qu'ils habitent une seule maison et proclament leur foi d'une seule âme et d'un même cœur. Qu'ils transmettent leur joie de croire d'une voix unanime, comme s'ils ne possédaient qu'une seule bouche. Et qu'ils deviennent un unique reflet de la lumière du Christ, pour qu'elle brille partout et illumine tous les hommes qui veulent parvenir à la connaissance de la vérité !

d'après saint Irénée de Lyon

PRIÈRE DES HOMMES NOUVEAUX

Seigneur Jésus, tu es notre frère et tu nous as aimés jusqu'au bout... Sois la Lumière et la Force qui nous guide vers le Père. Fais de nous des hommes nouveaux, remplis de ta vie et de ton amour... rayonnants de joie, d'accueil et d'amitié, ouverts à tout besoin réel, regardant tout homme qui croise notre route comme tu le vois toi-même. Nous avons reçu ton appel: être le sel de la terre, ton Église parmi les hommes ! Envoie sur nous l'Esprit qui fait de nous des apôtres... présents à Dieu et aux hommes ! Aide-nous à construire un monde meilleur en nous-mêmes et autour de nous. Avec toi... et avec tous les hommes de bonne volonté, à nous dévouer au service de notre pays... sans chercher de profit personnel. Avec toi, nous porterons la croix dans l'effort et les sacrifices de chaque jour et toi, Marie, notre Mère, mets en nous un cœur pur et loyal fidèle à ton fils jusqu'au bout. **Amen.**

PRIÈRE POUR LES CHRÉTIENS PERSÉCUTÉS

Ils 'ont rendu le mal pour le bien, et la haine pour mon amour. Ps 108, 4

Seigneur, tu vois toutes ces parties du monde où ton message d'amour n'est pas accueilli. Tu vois les efforts de tes baptisés qui cherchent à te faire connaître, de tous ceux qui témoignent de ton Évangile, de tous ceux qui se donnent, pour leurs frères, comme tu t'es donné pour nous sur la Croix. Tu vois tous les chrétiens qui, au nom de leur foi, sont inquiétés, tourmentés, persécutés. Tu vois aussi tous tes autres enfants, souvent par ignorance, ou rebelles à l'amour, qui ont fermé leurs cœurs et qui, captifs et aveugles, rejettent ta lumière. Tu vois tous ceux qui, à cause de ton nom, détestent et prennent en haine leurs propres frères de culture et de race. C'est vrai, tu nous as dit que le monde a de la haine contre nous et que s'ils t'ont persécuté, ils nous persécuteront parce qu'ils ne connaissent pas celui qui t'a envoyé. Seigneur, entends la prière que nous faisons monter aujourd'hui avec force vers toi pour tous nos frères chrétiens persécutés. Donne-leur à tous patience, constance, assurance, sagesse et fermeté. Assiste-les de ta présence, donne-leur le secours de ton Esprit, ne les sépare pas de ton amour dans les dures épreuves qu'ils traversent. Marie, toi qui es restée forte et courageuse au pied de la Croix, nous t'en prions, soutiens-les, protège-les, console-les et couvre-les de ton manteau maternel. Seigneur, procure-leur les aides nécessaires, ouvre des chemins de dialogue, de réconciliation et d'entente entre les différentes parties qui s'affrontent. Qu'ils retrouvent au plus tôt cette liberté que tu veux pour tous tes enfants, et qu'ils poursuivent leur engagement afin que ton nom soit connu, aimé et glorifié sur toute la terre. Nous te prions aussi pour leurs ennemis qui les persécutent et que tu nous demandes d'aimer « afin d'être vraiment les fils de notre Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes ». Comme tu nous le demandes, nous les bénissons, nous leur souhaitons du bien et non pas du mal.

Merci, Seigneur, de nous avoir montré le chemin sur la Croix en disant « Père, pardonne-leur ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Prends pitié, Seigneur, montre-leur ta miséricorde, touche leurs cœurs, qu'ils entendent tes paroles: « Je suis Jésus, celui que tu persécutes. » Obtiens-leur conversion et pardon, établis-les dans la vérité et réunis bien vite tous tes enfants pour qu'ils puissent vivre ensemble fraternellement dans la connaissance et la paix de ton amour. **Amen.**

Jean-Paul Dufour

PRIÈRE POUR LES ÂMES DU PURGATOIRE

Ô Glorieuse Vierge Marie, nous croyons que Dieu t'a donné toutes grâces pour adoucir les peines des âmes du purgatoire et même pour les délivrer, c'est pourquoi nous nous tournons vers toi avec confiance. Ô Vierge Marie, c'est à la porte de ton cœur maternel que nous venons frapper. Tu vois les peines immenses qu'endurent ces âmes plongées dans le feu purificateur, tu vois les tourments de ces âmes privées de la jouissance de Dieu qu'elles ont entrevu un court instant, tu vois leur impuissance à se procurer le moindre soulagement, tu vois leur résignation et leur soumission à la Justice Divine, dans l'attente de leur délivrance et de leur passage dans la joie éternelle du Père.

Ô Mère de Miséricorde, nous t'en supplions, visite ces pauvres âmes et apporte leur réconfort, soulagement et consolation.

Ô Vierge Puissante, toi dont les mérites sont immenses, abrège le temps de leur épreuve.

Ô Mère de bonté, nous te prions plus particulièrement pour les âmes les plus délaissées du purgatoire, celles pour qui personne ne prie, celles pour qui aucune messe n'est célébrée.

Ô Reine du Ciel, nous t'en supplions, écoute nos prières, accueille notre rosaire que nous faisons monter vers toi et libère toutes les âmes possibles. **Amen.**

TRES BON MOIS DE SEPTEMBRE, MOIS DE MATURITE DE L'ETE ET DE SES FRUITS, MOIS DE MATURITE DE NOTRE FOI ET NOTRE ESPERANCE.